



## CINÉMA

De dures épreuves parsèment le cours de ce deuxième *Pirates des Caraïbes...*

Page E 3

CABIER  
LIVRES et  
Culture

Y  
oussou

et les autres !

WARNER MUSIC

*Le Festival international Nuits d'Afrique fête (déjà!) son vingtième anniversaire en recevant Youssou N'Dour, qui vient parrainer l'événement pour la deuxième fois*

YVES BERNARD

**M**ontréal 1986: sous l'impulsion de Touré Lamine, une petite équipe s'affaire à créer le premier événement d'envergure consacré à la musique africaine et à sa diaspora. La manière brouillonne et l'âme à l'espérance. Les temps sont propices. Depuis quelques années, des musiciens immigrants, jusqu'à inconnus, commencent à émerger, sortent de leurs communautés et, pour la première fois, des petites salles de spectacles apparaissent pour eux, ça et là au centre-ville.

Déjà ouvert, le club Balattou servira de point d'ancrage. Le Brésilien Paulo Ramos vient d'arriver. Lorraine Klaasen retrouve ses musées africains, après une période r&b. Pendant ce temps, le festival Womad, que Peter Gabriel a implanté en Angleterre, se développe avec une étonnante rapidité. À Paris, la déferlante africaine fait mouche. Youssou N'Dour y rencontre Gabriel: un point tournant qui permet à celui qui deviendra le chanteur africain le plus important du siècle d'opérer le

plus grand virage de sa carrière, menant à l'envol planétaire, avant la célèbre tournée *Human Rights Now!* d'Amnistie internationale. Aujourd'hui, le grand chanteur d'origine toucouleur parraine pour la deuxième fois le FINA, devenu dans son créneau, après deux décennies, l'événement le plus durable en Amérique du Nord. «Je crois que Montréal a toujours appuyé la musique africaine», dira Youssou en entrevue. Être associé à cette organisation représente certes un honneur pour moi.

Comme dans la rue

Très charismatique, figure de proue de la world music, homme d'affaires prospère, humaniste accompli, instigateur l'an dernier du *Roll Back Malaria Concert*, le plus important rassemblement musical jamais réalisé en Afrique, qu'il a conçu pour sensibiliser les gens aux ravages du paludisme, Youssou est acclamé au Sénégal au même titre que Leopold Sedar Senghor, le président-poète fondateur du pays dont on célèbre cette année le centenaire. Profitant d'une telle renommée, le chanteur à message pourrait-il être tenté par la politique? «Si j'étais président, le peuple mangerait des pierres», avait-il déjà déclaré.

Pour les Sénégalais, «You» demeure d'abord la voix de la médina dakaroise. «À la radio, on entendait de la musique moderne. Mais le soir venu, il y avait les manifestations avec les tams tams et les autres instruments traditionnels. Chacun pouvait alors prendre la parole, chanter et rapper. Lorsque l'on voulait pratiquer notre musique, seules les percussions nous étaient accessibles. Le jour, on écoutait Fela ou Manu Dibango et au crépuscule, on essayait de reproduire leurs chansons à grands coups de tambours. C'était un phénomène de rue.»

De là, le chanteur à l'organe haut perché et au registre étendu sur quatre octaves tirera sa première inspiration. Le mbalax, encore inconnu à l'extérieur, s'empare de la fête. Au rythme des tambours sabars, les gens se regroupent spontanément pour former de grands cercles pro-

pices aux déhanchements les plus exubérants. Youssou révolutionnera le genre et le transportera dans les boîtes de nuit. «J'ai introduit la lutherie moderne et donné à chaque instrument le rôle qui revenait à chacune des percussions. Comme on le faisait dans la rue.» Le tama occupe également une place prépondérante au sein de sa musique. «Lorsque je chante et que je l'entends, c'est une voix et non un tambour qui me répond.»

Cela permet de comprendre la trajectoire de celui qui fusionnera son art, sans vergogne, avec la pop d'outre-mer, quitte à se méfier aussi bien de ceux qui le trouvent trop occidentalisé que de ceux qui le veulent complètement racine. Entre *Seven Seconds*, pièce extrêmement commerciale qui lui a permis d'atteindre les sommets du palmarès avec *Neneh Cherry*, et *Egypt*, plus récent album, célébrant les saints et les sages de l'islam dans un climat de recueillement, rapprochant les sensibilités wolofs et égyptiennes, un monde de contradictions semblent planer. Mais l'auteur défend sa direction artistique. «Je veux que tous mes disques soient différents les uns des autres. Et le concert de Montréal s'éloignera de l'Égypte, qui était une parenthèse.»

Tous allumés!

Ce concert, il le donnera en ouverture du FINA le 13 juillet au Metropolis. Le festival propose jusqu'au 23 juillet, sur le thème «20 ans à la rencontre du monde», une programmation diversifiée, autant sur le plan des genres abordés que sur celui des époques parcourues. De l'ensemble, voici quelques suggestions.

D'abord, les vétérans congolais de Kekele, partis depuis leur plus récent disque, *Kinawana*, à la recherche des classiques de la rumba cubaine: des crooners avec attitude! Puis, Les Amazones de la Guinée, qui furent les premières de la tradition de leur pays à s'attaquer au djembé,

VOIR PAGE E 2: N'DOUR

MUSIQUE CLASSIQUE

Lanaudière, enfin!

CHRISTOPHE HUSS

**O**n finira peut-être par s'y faire, mais le décalage du Festival de Lanaudière d'une semaine afin d'attirer des artistes en tournée nord-américaine au début d'août laisse un trou béant entre la fin de saison régulière de nos orchestres et le début du festival phare de la scène classique québécoise.

De l'édition 2006, qui débute ce soir sous l'égide de Liszt et de Mozart, mais aussi de la musique chorale, un peu délaissée ces dernières années, on ne retient pas en premier lieu les grandes affiches. La seule visite de prestige est celle de Gidon Kremer et de

sa Kremerata Baltica, le 4 août. Le Festival de Lanaudière se réserve sans doute en la matière pour son 30<sup>e</sup> anniversaire, l'an prochain. On repère, par contre, au gré des programmes, quelques œuvres qui sortiront les auditeurs de la routine des musiques trop entendues. Voici une présentation de Lanaudière 2006 par ces chemins de traverse.

Prolifique Liszt

La composition la moins connue du concert d'ouverture est le *Psautier XIII* de Franz Liszt. Liszt (1811-1886) l'a destiné à la Singakademie de Berlin en 1855. C'est sa première mise en musique d'un psaume. À la

fin de sa vie, il en aura composé six. Composition d'une durée d'une demi-heure environ, le *Psautier XIII* a été écrit, des mots mêmes de Liszt, «avec des larmes de sang». L'œuvre, très pensée, repose sur les métamorphoses d'un thème de sept mesures, qui se plie tant au désespoir du début («Seigneur, pourquoi m'oublies-tu ainsi?») qu'au fastueux «Je veux chanter le Seigneur» final. Ces métamorphoses sont enchâssées dans un écran sonore souvent grandiose.

Liszt a également réalisé une adaptation pour piano et orchestre d'une partition importante de Franz Schubert, la *Wanderer-Fantasie*. Marc-André Hamelin nous l'interprétera samedi prochain. Chose inté-

ressante, même si elle calque une succession typique de mouvements d'une sonate, la partition que Liszt adapta en 1851 est, comme la *Sonate en si* qu'il écrivit lui-même deux ans plus tard, une partition en un seul tenant. Comme le *Psautier*, la *Wanderer-Fantasie* se nourrit d'un thème, exprimé dans sa plénitude dans l'épisode *adagio* et qui subit par ailleurs de nombreuses métamorphoses.

Cette *Wanderer-Fantasie* orchestrée par Liszt est l'un des quatre éléments d'une fin de semaine qui nous permettra d'entendre des partitions pour piano

VOIR PAGE E 2: LANAUDIÈRE

## Culture

DANSE

## Les gitans du tango

### Le Sweatshop Tango Ensemble au Festival international de tango de Montréal

FRÉDÉRIQUE DOYON

Ils sont cinq, Argentins et Canadiens, qui ont étudié en France, en Italie ainsi qu'au pays du tango. Leur quintette, Sweatshop Tango Ensemble, invité du 4<sup>e</sup> Festival international de tango de Montréal, est né du désir de joindre les origines du tango aux airs contemporains du nuevo tango.

«On joue beaucoup de classiques de l'âge d'or du tango [les années 30], mais revus dans les arrangements, et des pièces originales», indique Jonathan Goldman, accordéoniste et fondateur du groupe.

D'où leur nom. «Sweatshop» renvoie aux usines de textile où s'échinaient les ouvriers immigrants de Buenos Aires, venus d'Italie, d'Espagne, de Russie ou de Pologne, et qui ont donné naissance au tango. L'appellation est venue du fait que les cinq artistes pratiquent dans une ancienne fabrique de vêtements sur la Main, à Montréal, dans l'ex-quartier des textiles, pendant québécois du quartier portuaire de la Boca de Buenos Aires.

«Ce quartier immigrant évoque pour nous les origines du tango à Buenos Aires, où il y avait ce brassage de cultures», confie le musicien. Le titre de leur premier album, *De la Main à la Boca*, tout frais sorti, fait un clin d'œil à ce parallèle. En anglais, «vivre de la main à la bouche» (*to live from hand to mouth*) signifie vivre dans la précarité.

«C'est un groupe gitan, dont les membres sont de différentes origines, ce qui prend tout son sens à Montréal», note Gerardo Sanchez, directeur du plus important événement de tango en Amérique du Nord, qui envahit Montréal du 8 au 16 juillet.

Leur doigté fait subir à Piazzolla et aux autres maîtres un joli *lifting* à travers de délicieux réarrangements musicaux plus contempo-



Gerardo Sanchez et Agata Jacubezyk font quelques pas de tango au parc Saint-Viateur, devenu un des hauts lieux de cette danse à Montréal.

raîns. «On n'a pas l'impression d'interpréter la musique d'autrui, mais de parler en tango», note l'accordéoniste. Le quintette donnera un spectacle gratuit aux Serres municipales de Verdun le 12 juillet.

Depuis ses débuts en 2003, le festival consacre ses moutures des années paires au volet spectacles seulement tandis que les années impaires voient le festival se gonfler d'un imposant volet de formation, avec maîtres danseurs invités à donner des classes.

«Ça permet de développer plus en profondeur l'aspect musical en donnant plus de place aux gens d'ici», explique M. Sanchez. Ainsi, le Quinteto Argentino, formé de Québécois et d'Argentins, mène la soirée d'inauguration du 8 juillet chez Tango libre, école que dirige aussi M. Sanchez. Le Trio Osvaldo Rabunal convie les danseurs au ro-

mantique parc Saint-Viateur, à Outremont, le lendemain.

La danse spécifiquement argentine sera aussi représentée par le bandoniste réputé Miguel Angelo Varvello. «C'est un des grands bandonistes actuellement en Argentine qu'on invite à travailler avec le Quinteto et l'Ensemble Montréal Tango», note le directeur.

Nouveauté cette année, le festival se conclut par une soirée de dégustation de vins argentins, présentée par Mathieu Turbide.

«L'intérêt pour nous, c'est de faire connaître d'autres aspects de la culture argentine, dit le programmeur. Or le Chili, l'Argentine et l'Uruguay sont les plus grands fournisseurs de vin en provenance d'Amérique du Sud.» Pour joindre l'agréable à l'agréable...

Le Devoir

## LANAUDIÈRE

SUITE DE LA PAGE 1

rarement jouées en concert, tels les *Variations sur «La ci darem la mano»* de Chopin, le *Capriccio brillante* de Mendelssohn et *Introduction et Rondo appassionato* de Schumann. Chapeau à Katherine Chi, la pianiste canadienne qui a osé juxtaposer ces trois œuvres dans son concert du 14 juillet avec l'OSQ.

## Dans les églises

Les concerts de semaine dans les églises sont souvent l'occasion d'entendre des œuvres négligées. Ainsi, le lundi 17 juillet, lors d'un récital exigeant à l'église de L'Assomption, Marc-André Hamelin juxtaposera deux partitions importantes: la dernière des sonates de Schubert et la *Sonate en mi bémol majeur* de Paul Dukas, qu'il vient d'enregistrer pour Hyperion. Cette sonate de trois quarts d'heure, créée en 1901, conjugue l'influence croisée de Beethoven, dont la *Sonate Hammerklavier* a manifestement impressionné Dukas, et de Liszt, dont Dukas connaissait par cœur la *Sonate en si mineur*. En même temps, Dukas y apparaît comme un «Brahms français» par la pureté de sa recherche formelle, avec des oppositions de thèmes, des formules renouvelées lors des développements et des gradations patientes et déterminées. À tout cela se greffe une difficulté technique redoutable, notamment dans le 3<sup>e</sup> mouvement, dans lequel le grand pianiste français Alfred Cortot ressentait une impression cauchemardesque.



TINA FOSTER / GIA MANAGEMENT  
Marc-André Hamelin

Le lendemain, à l'église de LaValtrie, les vents de Pentaèdre renouveau avec une tradition très en vogue au XVIII<sup>e</sup> siècle: la transposition pour vents de grands airs d'opéra. *Così fan tutte* de Mozart sera le substrat mélodique de cette soirée, à laquelle contribueront les mimes de la troupe Omnibus.

Le 25 juillet, le gambiste Paolo Pandolfo fera un plaidoyer pour son instrument, qui fut, dans l'histoire de la musique, supplanté par le violoncelle. Dans l'univers de la musique baroque, Pandolfo est à la viole ce que Rolf Lislevand est au théorbe ou Manfredo Kraemer au violon: un interprète inventif et libre qui «ose» et fait parfois explorer les cadres musicaux.

Nichée dans le programme original du Chœur de chambre de Vancouver, le 31 juillet, la *Fugue géographique* d'Ernst Toch (1887-1964) est le troisième mouvement

d'un postulat musical provocateur datant de 1930, *Gesprochene Musik*, ou «musique parlée». Cette fugue, dont John Cage fut un ardent défenseur, ne comporte pas de mélodie et mise uniquement sur le rythme. Il s'agit d'une fugue stricte dans laquelle les quatre voix énoncent les noms de villes et de pays. Ernst Toch fut l'un des compositeurs dits «dégénérés» par les nazis, sort qui partagea Alexandre von Zemlinsky (1871-1942), grand compositeur qui dut quitter l'Europe et s'installer à New York, où il mourut dans une misère noire.

Zemlinsky a donné son nom à un jeune quatuor originaire de Prague qui se produira le 1<sup>er</sup> août à l'église de la Purification. Le *Quatuor n° 2* de Zemlinsky date de 1914. Cette longue œuvre est caractéristique du style de ces compositeurs oubliés (on peut y citer Schrecker et Krenek) qui tentèrent de trouver une voie musicale après Mahler et en dehors des préceptes enseignés par Schoenberg... le beau-frère de Zemlinsky.

Alors, 2006, millésime des découvertes à Lanaudière? Réponse dans un mois.

Collaborateur du Devoir

## FESTIVAL DE LANAUDIÈRE

Du 8 juillet au 6 août. Concerts à l'Amphithéâtre le week-end et dans les églises en semaine. Les mercredis, cinéma musical en plein air. Billetterie: 1 800 561-4343.

## N'DOUR

SUITE DE LA PAGE 1

symbole de la puissance masculine: fermement explosives. Amateurs de hip-hop? Daara J., l'un des meilleurs parmi les 3000 groupes de rap dakarois, précédé des Montréalais de Kulcha Connection en mode moins

roots qu'auparavant. Du bon folk africain? Daby Touré, généralement plus... rock sur scène.

Des découvertes? Sara Tavares, chanteuse et guitariste au swing léger mais craquant, ouverte à tout le monde lusophone; Aurelio Martinez, du Honduras et du Belize, sa plainte bluesy et

sa cadence bellement chaloupée; M'Toro Chamou, premier musicien de Mayotte à venir ici, la voix pleine de miel, le chant engagé et la rythmique insulaire désinvolte.

Et puis, des tonnes d'artistes montréalais, tous aussi allumés les uns que les autres: Paulo Ramos, riche d'un nouvel album qui confirme la tendance acoustique constatée depuis 2000; Lorraine Klaasen, une grande dame de scène; le guitariste Harold Faustine en duo avec Samina (vocabulaire singulier, battements des Caraïbes et jazz subtil); Senaya, l'étoile montante de la soul pop créole... Sans compter les trois jours, du 21 au 23 juillet, de concerts extérieurs gratuits à la place Emilie-Gamelin. Que de chemin parcouru en vingt ans!

Collaborateur du Devoir

**PARTEZ À LA DÉCOUVERTE DES MUSÉES DU QUÉBEC**  
Procurez-vous le Guide des musées du Québec et consultez le site Internet  
Musées à découvrir: le guide et le site [www.musees.qc.ca](http://www.musees.qc.ca) 1 877 BONJOUR

CSMQ Société des musées québécois

**PETRA LA CITÉ PERDUE**

NE MANQUEZ PAS L'ÉVÈNEMENT ROC DE L'ANNÉE!

Pétra, une cité taillée à même le roc du désert de Jordanie, vous révèle ses secrets. Découvrez une des grandes métropoles de l'Antiquité et admirez toute la richesse de son architecture, de son art et de son génie technique.

Tarif adulte : 15 \$ (inclut les droits d'entrée au Musée)

Musée canadien des civilisations / CANADIAN MUSEUM OF CIVILIZATION

Organisé par le Concordia Art Museum et l'American Museum of Natural History (New York), sous le patronage de Sa Majesté la Reine Rania Al-Abdullah de Jordanie. Transport aérien offert gracieusement par Royal Jordanian.

100, rue Laurier, Gatineau • 819 776-7000 • [www.civilisations.ca/citeperdue](http://www.civilisations.ca/citeperdue)

**NOTRE MONDE NE SERA PLUS JAMAIS LE MÊME**

2 superbes expos  
2 grands musées  
2 bonnes raisons de visiter la région d'Ottawa-Gatineau!

**LE CHOC DES EMPIRES**  
LA GUERRE QUI FONDA LE CANADA 1754-1763

**L'EXPOSITION DE L'ÉTÉ**  
Il y a plus de 250 ans, Français, Britanniques et Premiers Peuples s'affrontaient dans une lutte historique pour l'Amérique du Nord. Ce conflit — la guerre de Sept Ans — est considéré comme la première « guerre mondiale ». Revivez la guerre qui détermina le sort du Canada.

Musée canadien de la guerre / Canadian War Museum

Une exposition organisée par le Senator John Heery Pittsburgh Regional History Center, en partenariat avec le Musée canadien de la guerre. Avec l'appui des musées du Patrimoine canadien, par le Programme d'investissement pour les expositions itinérantes au Canada.

Ottawa Citizen

Musée canadien de la guerre  
1, place Vimy, Ottawa • 819 776-8600 • [www.museedelaguerre.ca/choc](http://www.museedelaguerre.ca/choc)

## PALMARÈS DVD ARCHAMBAULT

Résultats des ventes : Du 27 juin au 3 juillet 2006

## FILM/TÉLÉSÉRIE

- 1 SAMANTHA OUPS! Volume 1
- 2 EIGHT BELOW
- 3 ULTRAVIOLET
- 4 LES BOYS IV
- 5 24 Season 1
- 6 24 Season 2
- 7 L'GROS SHOW Saison 1
- 8 HARRY POTTER: THE GOBLET OF FIRE
- 9 CACHÉ
- 10 FAILURE TO LAUNCH

## MUSIQUE/SPECTACLE/AUTRE

- 1 STAR ACADÉMIE 2005
- 2 LES DOSSIERS DA VINCI
- 3 100% DEBBOUZE Jamei Debouze
- 4 ANTHOLOGY Bruce Dickinson
- 5 RUSH Replay X 3
- 6 MARIE-ÉLAINE THIBERT En concert
- 7 L'AUTRE C'EST MOI Gad Elmaleh
- 8 NEIL YOUNG: HEART OF GOLD Jonathan Demme
- 9 AL DENTE Marco Calliari
- 10 ROBERT NEVISON 50 Years of Formula 1

## Culture

EXPOSITIONS

## Un Archipel à découvrir

Où en est la sculpture? Et son marché?  
Qu'est-ce qui se fait d'intéressant?

## ARCHIPEL

Jusqu'au 22 juillet  
Galerie Orange  
81, rue Saint-Paul Est  
Tél.: 514 396-6670  
Parisian Laundry  
3550, Saint-Antoine Ouest  
Tél.: 514 989-1056

## RENÉ VIAU

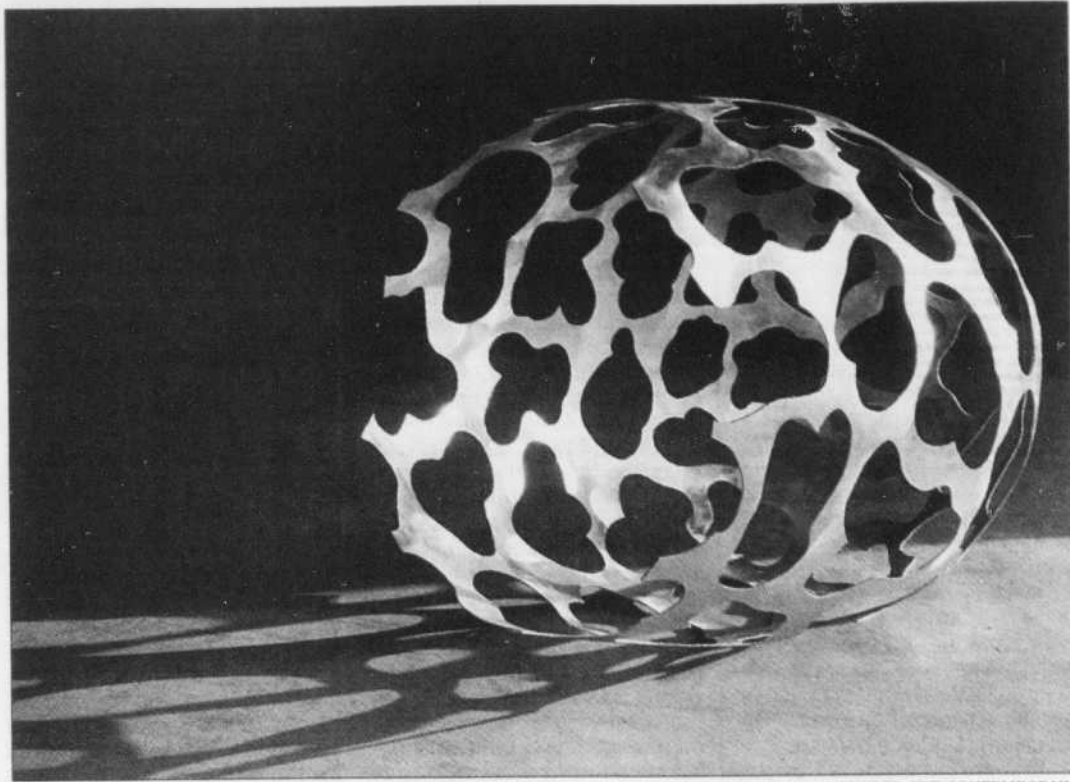
Créé par douze artistes en deux lieux, cet ensemble de sculptures invite le visiteur à explorer l'archipel actuel de cette forme d'expression. «On ne voit pas souvent d'exposition regroupant uniquement des sculptures», dit Denis Rousseau, l'un des artistes participants. Peu de galeries se consacrent à la sculpture. À Archipel, on a la chance de disposer de deux espaces très différents. Cela permet de présenter simultanément des œuvres différentes d'un même artiste. L'espace de la galerie Orange est plus intime. Au Parisian Laundry, les artistes peuvent explorer une dimension plus monumentale.

«La sculpture se réfugie trop souvent dans les symposiums, les expositions en plein air ou la commande publique, se désolant pour sa part Yvon Cozic. Avec ces pièces audacieuses, on s'éloigne de la définition traditionnelle de cette forme d'expression. En extérieur ou en intégration à l'architecture, la notion de permanence est déterminante notamment pour les matériaux, souvent au détriment de la dimension exploratoire. À Archipel, surtout au Parisian Laundry, les œuvres sont mises en valeur par un espace et des volumes qui leur conviennent. L'exposition se veut un exercice de créativité sans contrainte.» Le sculpteur Peter Gnass loue «l'énergie» présente ici. «C'est une exposition sans commissaire», dit-il. Les artistes s'arrangent entre eux comme dans le bon vieux temps. Un rassemblement d'autant d'artistes est rare.

## Restons groupés!

On entend souvent dire que la sculpture, c'est terminé! À l'heure où une perméabilité nouvelle fait se décloisonner sculpture, installation, aménagement et art des jardins et que les nouvelles technologies et leur «virtualité» semblent se heurter aux notions de poids et de densité véhiculées par la sculpture, l'exposition, en lançant son mot d'ordre «Restons groupés», demande à cette douzaine d'artistes de se situer par rapport à ces questions. «Je ne voulais surtout pas jouer le rôle de commissaire», dit Jean-Pierre Morin.

Ce sculpteur a organisé l'événement produit par la galerie Orange, une galerie «commerciale». Sa conviction, lance-t-il à la blague et en anglais, est bien ancrée. «Sculpture, as rock'n'roll, will never die.» «J'ai choisi des artistes dont le travail est très différent du mien et qui sont très différents les uns des autres, poursuit-il. J'ai laissé les artistes entièrement libres. Ils ont décidé eux-mêmes de ce qu'ils voulaient exposer, explique-t-il. Même avec des pièces de grandes dimensions au Parisian, les artistes sont placés



SOURCE GALERIE LACERTE ART CONTEMPORAIN

Brouillard, 2006, de Jean-Pierre Morin

dans une situation où ils doivent penser «marché de l'art». L'idée est de donner une plus grande visibilité à la sculpture, mais pas au détriment d'un marché potentiel.

L'exposition est décrite dans le catalogue qui l'accompagne comme un «ensemble d'œuvres communiquantes». Pour l'une de ses œuvres, Pierre Bourgaud crée, selon ses termes, un «circuit infini» en bois laminé. Dans une de ses pièces, Valérie Blass, seule femme du groupe, veut mettre en relation un singe genre peluche «vraiment attachant avec des formes abstraites qui ont, dans ce contexte, leur propre vie organique», nous explique-t-elle. «Mon hypothèse est que nous n'avons pas totalement éliminé le religieux. Le spirituel s'est déplacé vers le séculier mais conserve certaines de ses traces», pense le sculpteur Guy Laramée. Ses pièces se veulent révélatrices de ce glissement. «En ce qui concerne l'avenir de la sculpture, je suis très optimiste. Je crois que les nouvelles technologies sont en train de faire aux vieux médiums un formidable cadeau en les rendant à nouveau exotiques.»

À l'entresol, comme dans une arène, John McEwen fait évoluer des représentations d'animaux en acier. Plus haut, Cozic nous invite à une promenade enchantée dans la forêt de Brocéliande. Mathieu Gaudet donne une vie propre à des éléments familiers. La sculpture, ici, joue sur l'horizontalité. Des tables épousent de nouvelles configurations combinatoires. «C'est une façon de prendre l'espace, dit-il, un peu comme les traits d'un croquis. Le résultat s'apparente à une accumulation de strates géologiques.» Peter Gnass transforme des éléments du bâti,

du mobilier. «J'ai déconstruit-reconstruit un pupitre et invité le spectateur à découvrir des formes découlant de cette nouvelle présentation. À la galerie Orange, j'ai présenté non pas une sculpture, mais une photographie.» Imposants, stables, les volumes de René Taillefer témoignent paradoxalement, selon l'artiste, du «caractère transitoire des choses».

«C'est une exposition sans commissaire. Les artistes s'arrangent entre eux comme dans le bon vieux temps.»

## Un défi

Aériennes, fragiles, les structures poétiques de Bill Smith s'inspirent des modes de composition de la nature. «J'essaie de faire des choses aussi parfaites que la nature, mais très vite, le chaos me rejoint», explique Smith. «C'est une fantaisie à la fois sur le thème de la forêt et sur des représentations de méduses avec ces serpents dans les cheveux», raconte Denis Rousseau, présentant l'une de ses pièces intitulée

Tiarses. Les tubulaires de Michel Archambault s'interconnectent à des éléments architecturaux. «Je travaille la sculpture comme un tableau. Il y a des tensions reliées à l'humain, à un côté organique. La sculpture a peut-être été évacuée mais c'est quelque chose que je revendique. Bien que je m'inspire de l'installation et de la peinture, il est important pour moi de dire que je fais de la sculpture.» Jean-Pierre Morin fait fabriquer ses œuvres. «Mes formes ne ressemblent à rien. Je tente de ne pas être prévisible. Je procède par épuración. Pour la

sculpture à la galerie Orange, j'ai retiré la moitié de la matière de départ. La forme tend vers la perte de poids, d'où ce titre Brouillard.»

«C'est un défi de présenter de la sculpture», selon Louis Lacerre, propriétaire de la galerie Orange. «Nous ne devons pas cependant nous laisser rebuter par la logistique, les difficultés d'entreposage et toutes ces autres contraintes que cela implique, comme les délais très courts qui sont les nôtres.»

Pour la vente, le format colossal de certaines œuvres est-il un handicap? «Dans ce domaine, cela évolue. Les résultats sont souvent au-delà de ce qu'on espère, affirme Louis Lacerre, optimiste. On y voit un beau potentiel, et ce, tant pour l'extérieur que pour l'intérieur. Certains de nos collectionneurs n'ont plus de place dans leur maison. Ils pensent désormais à leur jardin. Les architectes, les paysagistes, les professionnels de l'aménagement qui conçoivent des lieux publics entrent également dans le jeu.»

Encore fallait-il, afin de mieux défendre et illustrer la sculpture de grande dimension, la présenter dans un espace comme celui du Parisian Laundry. «Cet espace industriel reconverti se prête à des événements d'envergure, comme l'exposition de Riopelle que nous avons montée avec la collaboration de Nick Tedeski, de conclure Louis Lacerre. C'est un lieu emballant.»

Collaborateur du Devoir

## Rude épreuve...

CINÉMA

## PIRATES

OF THE CARIBBEAN:  
DEAD MAN'S CHEST  
(PIRATES DES CARAÏBES:  
LE COFFRE DU MORT)

De Gore Verbinski. Avec Johnny Depp, Orlando Bloom, Keira Knightley, Bill Nighy, Jonathan Pryce, Stellan Skarsgård. Scénario: Ted Elliott, Terry Rossio. Image: Dariusz Wolski. Montage: Stephen E. Rivkin, Craig Wood. Musique: Hans Zimmer. États-Unis, 2006, 151 min.

## MARTIN BILODEAU

La machine hollywoodienne fonctionne selon deux modes bien précis: le mode essai et erreur, qui consiste à trouver une recette qui fonctionne, et le mode répétition, qui consiste à la reproduire, le cas échéant. *Pirates of the Caribbean: Dead Man's Chest*, de Gore Verbinski, est la répétition de *Pirates of the Caribbean: The Curse of the Black Pearl*. Lequel a obtenu en 2003 un succès tel que, de l'espoir plein les coffres, Disney a tourné consécutivement les deuxième et troisième volets — ce dernier devant débouler sur les écrans en mai 2007, sans doute après une première mondiale à Cannes.

Revenons à nos moutons, enfin à ceux qui se forment sur la crête des vagues de la mer des Caraïbes, où naviguent le pirate Jack Sparrow et son équipage du *Black Pearl*. Après un prologue d'usage, à peine pertinent pour l'histoire qui nous sera racontée par la suite, Jack Sparrow apprend qu'il doit rembourser la dette qu'il a contractée 13 ans plus tôt auprès de Davy Jones (Bill Nighy), maléfique grand maître des Sept Mers, capitaine à tête de pieuvre d'un vaisseau-fantôme à bord duquel des créatures mi-humaines, mi-«poissonnes» sont asservies et

damnées. Refusant de rembourser sa dette et de joindre son sort à ceux de ces malheureux morts-vivants, Sparrow prend la poudre d'escampette et part à la recherche du coffre contenant le cœur battant de Jones, secret de son pouvoir. Il entraîne malgré lui dans son aventure, et malgré eux, les futurs mariés Will Turner (Orlando Bloom) et Elizabeth Swann (Keira Knightley).

Cet assemblage de *Sinbad*, de *Fanfan la Tulipe* et de *La Nuit des morts-vivants* est prétexte à un énorme carnaval de scènes d'action et d'effets spéciaux grandioses. Le scénario, mince et si peu générateur de suspense que la musique de Hans Zimmer compense, soutient bien faiblement le spectacle et l'intérêt — lequel variera selon que le spectateur soit yin ou yang, contenant ou contenu, direction artistique (elle est spectaculaire) ou mise en scène (Verbinski dirige le trafic).

Autre dualité à l'horizon: ce film a deux têtes. La plus attrayante est celle de Johnny Depp, extraordinaire dans ce rôle de flibustier lâche, malpropre, aux dents cariées et aux gestes grandiloquents (son interprétation dans le premier *Pirates* lui avait valu une nomination aux Oscars). L'ennui, c'est que le contraste avec les autres, si percutant dans le premier film, se produit ici au désavantage des collègues. En l'occurrence, Orlando Bloom et Keira Knightley, qui n'ont aucun défi à relever et dont les quelques faibles éléments d'intrigue qu'ils soutiennent pourraient facilement être écartés sans que le film en souffre. D'autant qu'en racontant en 151 minutes une histoire qui aurait semblé aérée dans un moyen métrage, *Pirates of the Caribbean 2* fait l'effet (à moi, en tout cas) d'une épreuve d'endurance.

Collaborateur du Devoir



SOURCE DISNEY

Johnny Depp dans *Pirates of the Caribbean: Dead Man's Chest*, de Gore Verbinski. Cet assemblage de *Sinbad*, de *Fanfan la Tulipe* et de *La Nuit des morts-vivants* est prétexte à un énorme carnaval de scènes d'action et d'effets spéciaux grandioses.

Les beaux détours  
CIRCUITS CULTURELS  
Pour enchanter votre été!

16 juillet : Harrington  
Festival CAMMAC

29 juillet : Ottawa  
Emily Carr

3 août : Gatineau  
Pétra, cité perdue

12 août : Inverness  
Musée du bronze

30 août : Québec  
Clarence Gagnon

www.lesbeauxdetours.com  
(514) 352-3621  
En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Trésors oubliés  
TOURNÉES DÉCOUVERTES

Du 24 mai au 3 septembre 2006  
Départs en français: 11h, 14h, 16h  
English departure: 10 a.m. and 3 p.m.  
Billets: 8\$

MUSÉE MARGUERITE-BOURGOYS  
CHAPELLE NOTRE-DAME-DE-BON-SECOURS  
400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal (Québec)  
514.252.8670 | www.marguerite-bourgoys.com

Montréal - Paris - New York  
1929-1994  
ŒUVRES SUR PAPIER  
DERNIÈRE SEMAINE

GALERIE SIMON BLAIS  
5420, boul. Saint-Laurent, (nord de Fairmount), local 100, Montréal (Québec) H2T 1S1  
www.galeriesimonblais.com (514) 899-1185  
Horaire d'été: Du mercredi au samedi de 11h à 17h

FONDATION DEROUIN PRÉSENTE  
LES JARDINS DU PRÉCAMBRIEN  
SENTIERS D'ART • PERFORMANCES • CONFÉRENCES • RÉCITAUX  
À VAL-DAVID  
5 août au 24 septembre 2006  
OUVERT les SAMEDIS et DIMANCHES de 10 h à 18 h  
www.fondationderouin.com

la Galerie d'art Stewart Hall  
176, Bord du Lac, Pointe-Claire

Du 2 juillet au 27 août 2006  
JUMELAGES  
l'espace et son double  
Organisé par le Centre d'art public et le Conseil des arts de Montréal en tournée

Dans la Salle de projet:  
Jo-Anne Soloway Shapiro  
Photographies

Pique-nique sur la terrasse et vernissage  
Le dimanche 9 juillet de midi à 16 h  
Atelier de sculpture pour les enfants de midi à 14 h  
Info: (514) 630-1254

Important, Stade un détail, 2004. Collection de l'artiste. Photo: Hiro Iwano

Cai Guo-Qiang  
DÉROULEMENT  
10 JUIN — 1<sup>er</sup> OCTOBRE 2006 — SHAWINIGAN

SHAWINIGAN  
Musée des beaux-arts National Gallery of Canada  
L'Espace Shawinigan fait partie du complexe de la Cité de l'énergie et accueille les expositions du Musée des beaux-arts du Canada.  
musée.beaux-arts.ca  
Canada



LE SECRET DE MA MÈRE  
/ GYSLAINE CÔTE

15h30 - 17h35  
19h30 - 21h30

# Cinéma

## Le diable chante du folk

THE DEVIL  
AND DANIEL JOHNSTON

Réalisation et scénario: Jeff Feuerzeig. Image: Fortunato Procopio. Montage: Tyler Hubby. États-Unis, 2005, 109 min.

ANDRÉ LAVOIE

Bien qu'il ait travaillé dans un cirque itinérant, Daniel Johnston n'a pas besoin de s'aventurer dans les montagnes russes pour connaître des hauts euphoriques et des bas effroyables. Souffrant de maniaque-dépression depuis ses années de collège, il est abonné non seulement aux médicaments mais aussi à certaines drogues. Ses mésaventures lui ont valu quelques séjours en établissement psychiatrique, et parfois au poste de police, entre autres pour avoir agressé une vieille dame. Mais il est aussi une des figures musicales et artistiques les plus respectées de la scène underground aux États-Unis. Paradoxe?

Dans *The Devil and Daniel Johnston*, le cinéaste Jeff Feuerzeig tente de réconcilier tous ces éléments pour composer un portrait étonnant de ce personnage qui avait, dès son plus jeune âge, la manie de tout filmer en super-8, de tout enregistrer avec son magnétophone: sa vie de famille où il jouait tous les personnages à la fois, ses chicanes épiques avec sa mère, ses pensées obsessionnelles pour une camarade de classe, etc. Une mas-



SOURCE MONGREL MEDIA

Daniel Johnston en répétition chez lui

se de documents dont Feuerzeig a tenté d'extraire l'essentiel d'un être capable — on oserait dire malgré lui — de transcender sa maladie à travers une création intensive, brouillonne, et dépourvue de prétentions.

En effet, il a beau gratter la guitare comme s'il lui manquait des doigts, chanter avec une voix chevrotante et dessiner à la manière des illustrateurs de Marvel Comics, Daniel Johnston ne cesse de fasciner. Son enfance au sein d'une famille de chrétiens fondamentalistes de Virginie est marquée par ses premières périodes d'activités artistiques, et sa fuite, d'abord dans un cirque et plus tard à Austin, au Texas, marque les débuts de celui qui dominera certains palmarès au début des années 1980, en plus de connaître son heure de gloire sur la chaîne musicale MTV. Un rêve de jeunesse trop vite réalisé...

Ses chansons, Tom Waits, Pearl Jam, David Bowie ou encore Sonic Youth les ont interprétées; ses dessins font fureur dans les galeries d'art de Los Angeles et, au faite de sa gloire, Kurt Cobain portait fièrement un t-shirt arborant la fameuse signature de Johnston: une créature étrange aux yeux — littéralement — sortis de la tête. Et c'est ce même glorieux personnage qui attaque Jeff Tartakow, son gérant, avec un tuyau; cela ne sera pas suffisant pour tempérer la dévotion de cet admirateur, perpétuant le culte de l'artiste même après avoir été viré par Johnston lui-même.

De ce foisonnement d'archives personnelles, de dessins provocateurs (qui illustrent ses tourments avec ces visages lugubres, ces crânes tranchés et ces yeux, toujours, se transformant sans cesse) et de scènes de concerts hallucinantes (dont une performance à New York où Johnston pourrait s'effondrer à tout moment) naît une image complexe de cet homme qui aujourd'hui semble avoir trouvé une certaine paix. Sa vie est bien sûr un cadeau pour un documentariste, où tragédies et célébrités font bon ménage; toujours vivant, bien en chair et étroitement surveillé par ses parents, il poursuit sa route. À sa manière inimitable. Célébré dans son pays aussi bien qu'en Europe, Daniel Johnston a fait de ses démons et de ses obsessions son fond de commerce. Le plus remarquable, c'est que l'on ne pourra jamais l'accuser de le faire par pur mercantilisme...

Collaborateur du Devoir

## Le plombier de l'âme humaine

Entretien avec Dominik Moll,  
réalisateur de *Lemming*

ANDRÉ LAVOIE

L'image reste encore gravée dans les mémoires: celle d'un couple rangé (Laurent Lucas et Mathilde Seigner) transformé en tueurs sanguinaires pour éliminer un ami d'enfance (Sergi Lopez) devenu trop gênant, enterré quelque part autour de leur maison de campagne... C'est ainsi que se concluait *Harry, un ami qui vous veut du bien* (2000), le second long métrage du cinéaste français d'origine allemande Dominik Moll.

Il faut être patient pour apprécier le cinéma de Dominik Moll. Un an après l'honneur (parfois empoisonné) d'ouvrir Cannes, *Lemming*, son dernier film, sortira au Québec le 14 juillet prochain. C'était un choix audacieux, qui tranche avec la kermesse autour du *Da Vinci Code*, qui inaugurerait l'édition de cette année. Audacieux parce que, dans *Lemming*, il poursuit sa radiographie — ou plutôt sa dissection... — du couple contemporain, et transforme le tout en un curieux suspense aux accents fantastiques, plongeant dans les profondeurs de l'âme. Ce qui ne cesse de provoquer des comparaisons flatteuses avec Stanley Kubrick et Alfred Hitchcock. Tout pour faire la grosse tête...

Joint à son domicile de Montreuil, en banlieue de Paris, Dominik Moll semble avoir perdu son accent allemand quelque part entre Baden-Baden (où il a passé son enfance — il est né en 1962), New York pendant ses années d'études en cinéma et Paris, là où il est devenu cinéaste. Après un premier long métrage, *Intimité* (1994), inspiré d'une nouvelle de Jean-Paul Sartre et qui s'est révélé un cuisant échec, c'est avec *Harry...* que Moll joue sa bonne carte. Et il poursuit sur la même voie, déroutante et fascinante. Cet amateur de films animaliers fait surgir un rongeur de Scandinavie, le fameux lemming du titre, dans la tuyauterie d'une maison de banlieue et la vie du couple (Laurent Lucas et Charlotte Gainsbourg) qui l'habite se dérègle. Mais n'est-ce pas plutôt un souper raté en compagnie du patron du jeune ingénieur et de sa charmante (?) épouse (André Dusolier et Charlotte Rampling) qui vient tout bousiller?

Certains y ont vu une réponse française au *Eyes Wide Shut* de Stanley Kubrick. Dominik Moll tient à relativiser les choses. «*Les*



SOURCE ALLIANCE ATLANTIS

Dominik Moll durant le tournage de *Lemming*

comparaisons, c'est une arme à double tranchant, dit-il. On se sent flatté et, d'un autre côté, on a envie d'exister par soi-même et pas tellement en référence à d'autres réalisateurs. » Pourtant, il reconnaît — peut-être à force d'insistance de ma part! — quelques accointances hitchockiennes. «*Gilles Marchand, mon scénariste, et moi sommes de grands admirateurs d'Hitchcock. J'aime la beauté visuelle et plastique de ses films: on y retrouve de petites choses qui paraissent insignifiantes et qui s'inscrivent fortement dans le cerveau, comme dans les rêves.* »

Rève: voilà le mot qui semble décrire *Lemming*, ou du moins la part d'ambiguïté qu'il suscite devant la transformation du personnage de Charlotte Gainsbourg, s'accaparrant peu à peu la personnalité de cette femme trompée et blessée qu'incarne avec éclat Charlotte Rampling. «*Ce brouillage entre le rêve et la réalité m'a toujours intéressé, souligne-t-il. Le cinéma est un média qui s'y prête bien parce que l'on peut jouer avec des éléments pour créer quelque chose d'irréel, pas seulement avec l'image mais aussi dans le traitement du son.* » Et la présence du lemming, au milieu d'un quartier chic et aseptisé d'une ville coquette du sud de la France, participe à ce brouillage. «*Le choix des décors est très important. Si celui autour de Lucas et Gainsbourg avait transmis une certaine inquiétude, ça n'aurait pas fonctionné. C'était surtout cohérent avec le personnage de Lucas, dans son désir de contrôler les choses pour être heureux.* »

Et cette vision, l'acteur l'incarne à la perfection, grâce à la complicité établie avec Dominik Moll sur le

plateau de *Harry...* Et pourtant, si à l'écran sa présence est évidente, le cinéaste hésitait. «*J'ai résisté à cette idée, avoue-t-il sans gêne. Je savais qu'il serait très bien, mais je me disais: c'est un nouveau film, il faut changer le casting. En rencontrant d'autres comédiens, Laurent me restait toujours dans un coin de la tête, et ce n'était pas pour rien.* » Et pour le choix, lumineux, de Charlotte Rampling, encore là Moll éprouvait quelques pudeurs. «*C'était ma première idée, qui s'imposait comme une évidence... et c'était justement trop évident! Après avoir songé à d'autres actrices, je me suis dit que, si c'était une évidence, il devait y avoir une bonne raison.* » Et celle-ci crève l'écran, même dans un rôle secondaire, qui irradie tout le film.

Plus d'un an s'est écoulé depuis la sortie du film en France et surtout depuis l'édition 2005 du Festival de Cannes. Quel regard le cinéaste jette-t-il sur cette rampe de lancement, bénie des dieux pour les uns et dévastatrice pour les autres? «*Même si j'étais flatté, je me suis senti dépossédé pendant un moment. Tout ce bazar de la cérémonie d'ouverture, ça paraissait un peu le film. Mais il faut comprendre que Cannes est un endroit schizophrène: des œuvres pointues et plein de trucs pompeux autour. Mais qui permettent justement à ces films d'exister.* » Et comme le cinéaste est de nouveau «*en recherche* » et qu'il aime prendre son temps («*J'ai besoin que les choses mûrissent, et je le regrette un peu...* »), *Lemming* apparaît comme un excellent moyen de tromper cette attente. Dans l'angoisse et le mystère.

Collaborateur du Devoir

CÉSAR 2006 MEILLEUR ESPRIT MASCULIN - LOUIS GARREL  
PRIX LOUIS-DIEULUC 2005 MEILLEUR FILM FRANÇAIS DE L'ANNÉE

FUNIFILM DISTRIBUTION PRÉSENTE  
UNE PRODUCTION MAÏA FILMS

## Les amants réguliers

UN FILM DE PHILIPPE GARREL

Clothilde Hoemo Louis Garrel

LIEN D'ARGENT FESTIVAL DE VENISE 2005  
MEILLEURE MISE EN SCÈNE - PHILIPPE GARREL - PRIX MEILLEURE PHOTO - WILLIAM LUTCHANSKY

LES CAHIERS DU CINÉMA - POSITIF - L'HUMANITÉ - TÉLÉCINÉMA - ZURBAN - TÉLÉRAMA - LE MONDE - STUDIO MAGAZINE - LES INROCKUPTEILES - CHRONICART.COM - PREMIÈRE - ELLE - LE NOUVEL OBSERVATEUR

• UN VÉRITABLE CHEF-D'ŒUVRE • LES INROCKUPTEILES - JEAN-MARC LALANNE  
• L'UN DES PLUS BEAUX FILMS FRANÇAIS DU NOUVEAU MILLÉNAIRE • LIBÉRATION - SAMUEL DOUHARE  
• PREMIÈRE ÉVOCATION RÉUSSIE DE MAÏA AU CINÉMA • LES CAHIERS DU CINÉMA - JEAN-MICHEL FRODON  
• LES AMANTS RÉGULIERS CONTINUERONT DE HANTER LONGTEMPS NOTRE MÉMOIRE DE SPECTATEUR • ZURBAN - CLAIRE VASSE

À L'AFFICHE! EX-CENTRIS

« Je me suis bidonné! »  
UNE COMÉDIE QUI VOUS RAJOUTE UN MOIS D'ÂGE

## LES BRONZÉS 3

Amis pour la vie

LES MÊMES... EN PIÈRE!

À L'AFFICHE! QUARTIER LATIN CINÉMA BOUTIQUE

Hydro Québec présente

# LE FESTIVAL DE Lanaudière

DU 8 JUILLET AU 6 AOÛT 2006 WWW.LANAUDIÈRE.ORG

PORTE-PAROLE: ALAIN LEFÈVRE

BROCHURE DE SAISON ET BILLETTERIE: 1 800 561-4343 ou 450 759-4343

1575, boulevard Base-de-Roc Joliette (Québec)

Navette Express aller retour Montréal - Joliette - Montréal Information à la billetterie

CINÉMA EN PLEIN AIR GRATUIT

LES CHORISTES Mercredi 12 juillet / 20 h à l'Amphithéâtre du nomadeur Christophe GAREWATER

29<sup>E</sup> SAISON UNE BOUFFÉE D'AIRES CLASSIQUES AU CŒUR DE L'ÉTÉ

DIVIN MOZART, GLORIEUX LISZT!  
Samedi 8 juillet / 20 h concert

MOZART: Missa solemnis en do majeur K. 337  
LISZT: Concertos pour piano n° 1 et n° 2  
LISZT: Psaume XIII pour ténor, chœur et orchestre

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN DU GRAND MONTRÉAL / Yannick NEZET-SÉGUIN

Nicholas ANGELICH, piano  
Gabriela MONTERO, piano  
Karina GAUVIN, soprano  
Michèle LOSIER, mezzo-soprano  
Frédéric ANTOU, ténor  
Étienne DUPUIS, baryton

Deux grands pianistes, de superbes chanteurs, un chœur majestueux, sous la baguette d'un chef dynamique et inspiré.

Amphithéâtre (Joliette) / 43 \$, 35 \$, 26 \$, Pelouse 15 \$

BACH EN TANGO  
Dimanche 9 juillet / 14 h concert Desjardins

QUARTANGO  
De Jean-Sébastien Bach au tango, par cinq instrumentistes et quatre chanteurs pour un mariage de styles unique.

Amphithéâtre (Joliette) 23 \$, 19 \$, 17 \$, Pelouse 12 \$

NICHOLAS ANGELICH: LE NOUVEAU GRAND DU PIANO  
Lundi 10 juillet / 20 h

HAYDN: Sonate en si mineur Hob. XVI: 32  
BRAHMS: Quatre ballades, op. 10  
RACHMANINOV: Études-Tableaux, op. 39

Nicholas ANGELICH, piano

Noblesse et puissance, profondeur et grâce aérienne — tout l'art du piano au bout de dix doigts.

Église de Berthierville / 25 \$

PIANISTE GABRIELA MONTERO - CHOPIN, SCHUMANN ET MONTERO  
Mardi 11 juillet / 20 h

CHOPIN: Nocturne op. 55 n° 2 et Nocturne op. 48 n° 1  
SCHUMANN: Carnaval, op. 9  
MONTERO: Improvisations sur des thèmes de J.S. Bach

Gabriela MONTERO, piano

« J'ai rarement rencontré un talent comme celui de Gabriela. Elle est vraiment une artiste unique. » Martha Argerich

Église de St-Sulpice / 25 \$

Québec Canada Desjardins YAMAHA ESIVAGE MUSIQUE

Hydro Québec présente

## LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE Forget

23 JUIN AU 26 AOÛT 2006

MERcredi 12 JUILLET  
Les Concerts Jazz  
MICHEL DONATO, contrebasse, François Thérberge, saxophone  
Piotr Wojtasik, trompette, Michael Folberbaum, guitare  
Karl Jannuska, batterie  
(Donato et ses amis européens)

VENdredi 14 JUILLET  
Les Solistes  
FABIO ZANON, guitare  
(Œuvres de Mozart, Beethoven, Mignone, Fobini, Aniel, Guastavino, Montez, Kiro et Jullien)

SAMEdi 15 JUILLET  
Les Grands Concerts  
ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE QUÉBEC  
Direction: YOAV TALMI  
KATHERINE CHI, piano  
(Œuvres de Talmi, Chopin, Mendelssohn et Schumann)

MERcredi 19 JUILLET  
Les Solistes  
ALEXANDRE THARAUD, piano  
(Œuvres de Scriabin, Ravel et Chopin)

418-452-3535 ou 1-888-DFORGET (336-7438)  
www.domaineforget.com

Québec Billetech

## LIVRES

## L'art de l'éclipse

allemands. Existe-t-il des dribbleurs, des feinteurs au pays de l'écriture? Sheila Heti est elle aussi canadienne, comme le cheddar et Mordecai Richler. Et ce riche sujet que lui tendait la vie (l'envie) de Ticknor, elle a choisi de le traiter avec une admirable désinvolture et un art de l'ellipse (cette chose devenue si rare dans les livres de nos voisins) qui laisse parfois sceptique: acrobatie réussie ou simple pirouette?

Le vrai sujet de ce livre est évidemment à chercher du côté des sacro-saints «tourments de la création», qui sont surtout, comme les gens avertis le savent, des tourments de l'incrédulité. C'est bien beau, le mythe de l'écrivain maudit, et c'est bien plus plaisant de rester allongé sur son lit à boire du thé et à tracer des chefs-d'œuvre de fumée au plafond comme un personnage de Dostoïevski, mais c'est aussi un travail, et Prescott est l'exemple même de ce que le succès doit parfois à des habitudes de vie régulières, lesquelles ne demandent pas mieux que de se transformer à la longue en rituel, en manie, en ascèse. Thomas Mann n'a pas écrit *La Montagne magique* en alignant les grasses matinées et Prescott n'a pas achevé son *Pérou* sans s'astreindre à une rigoureuse discipline. Les deux parent compter sur une gardienne du temple efficace et dévouée, portant le beau nom de Claire dans le ménage de Prescott. Une femme comme il faut, affairée aux fourneaux et capable de comprendre que... «le travail, à raison de sept heures par jour, compte tenu de ses talents innés et de la ténacité qu'il exigeait, était pour lui la seule manière d'atteindre à quelque bonheur dans ce monde...» Et devinez quoi? Ticknor lui envie ça aussi.

Vivant par procuration, il se projette, avec une morbide résignation, dans la courbe sociale ascendante de ce Prescott qui écrit, publie, est fêté, et qui comme par hasard a cessé de l'inviter aussi souvent que jadis. L'homme qui contemple ses semblables du haut de l'édifice du succès fait forcément figure d'ingrat. Il ne faudrait pourtant pas croire que tout lui vient facilement, que de s'arracher des tripes une vérité qui la seconde d'avant n'existait pas n'induit pas au cœur une forme de vertige. Le travail règne alors en maître et en tyran, avec son cortège de misères physiques, devient ce vau-



La romancière canadienne Sheila Heti

tour qui lit perché sur votre épaule, rançon prométhéenne du feu qui dévore l'artiste. C'est Proust qui, un pied dans la tombe, continue de jongler avec les virgules et de permuter les conjonctions.

## Le «ticknorisme»

Mais, autre question abordée par Heti, comment passe-t-on de «jeune homme élégant et un peu frivole [qui], comme tous les jeunes gens qu'il fréquentait, dînait en ville tous les soirs de la semaine et buvait sans se soucier de sa santé» à bourreau d'écriture? C'est bête à dire, mais une infirmité, une blessure, une hospitalisation peuvent aider. Sinon pourquoi, jeune, s'intéresser à la lecture plutôt qu'au foisonnement vital dont le monde extérieur est le théâtre? Tant de vocations littéraires se sont amorcées sous le signe de la maladie que les recenser ici est impossible. L'accident de ski de Roger Lemelin, la polio de VLB. Prescott, lui, a l'œil crevé par un croûton de pain lancé par un farceur de son école. L'atteinte physique entraîne le retrait forcé du monde, l'appréhension de la différence, ingrédients essentiels d'une future carrière d'écrivain. Est-ce donc cela, plus que le «manque de livres» dont le souvenir semble le poursuivre, qui a véritablement fait défaut à Ticknor?

En y pensant bien, le ticknorisme ressemblerait plutôt à l'obolisme, cette apathie de fond typiquement russe et de partout dont Lermontov a donné le modèle dans *Un héros de notre temps*. Et en racontant son histoire du point de vue de cet antipathique antihéros qui, à certains moments, semble plus proche de la folie, du nihilisme et de son reje-

ton je-m'en-foutiste que de l'envie ordinaire, Heti déplace l'interrogation de la littérature à l'existence elle-même, où l'enfer, c'est soi à travers les autres. Voici ce que Ticknor a découvert à force d'emboucaner sa chambre et de tourner en rond: «l'influence que l'on exerce sur autrui est l'unique preuve qui puisse nous être donnée de notre existence». C'est pourquoi il essaie quand même, et nous aussi, de faire partie, de vouloir tellement en être, le verre à la main, échangeant coup pour coup les sourires et les mots d'esprit, racroché à l'idée de l'importance de toute cette importance, quitte à rester «sous leurs fenêtres comme un mendiant». Pour finir par comprendre que «le monde est une prison tout autant que ma chambre». Cette constatation, devine-t-on, préside à une métamorphose: celle de Ticknor, écrivain envieux et raté, en Ticknor biographe de Prescott. «Je m'avance fièrement par les rues, comme un homme qui n'aurait encore jamais aimé.»

Et enfin, ellipse finale qui n'est pas rien: Sheila Heti ne nous montre nullement Ticknor s'attaquer à la vie de son contemporain, ni même en afficher la moindre intention. Mais elle nous fait partager son tout petit bonheur. «Demain quand je m'éveillerai il fera grand jour, le monde ronronnera comme une machine, et je vivrai.» Nous aussi.

## Collaborateur du Devoir

TICKNOR  
Sheila Heti  
Traduit de l'anglais  
par Philippe Gerval  
Phébus  
Paris, 2006, 134 pages

## POÉSIE QUÉBÉCOISE

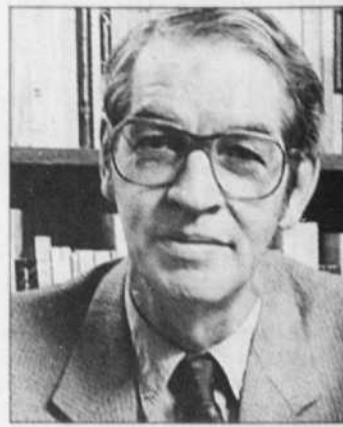
## Une manière tranquille d'envisager le monde

HUGUES CORRIVEAU

«Les mots ne sont plus que des bruits d'absence»: ainsi sont introduites les paroles de «l'artisan» Brault, au cœur de la quiétude et de la tendresse qui portent ce livre rare. Peu lui chaut, au poète des *Chemins*, d'être de son temps, d'écrire moderne ou de se plier à quelques diktats ombreux qui s'imposeraient, quand on tient, comme lui, le don du mot, celui d'une connaissance formidable des formes anciennes, et un doigté peu commun pour rimer. Car rimes il y a ici, mais combien loin elles sont des «rimettes» insupportables qu'on trouve çà et là chez les amateurs. Chez Brault, le raffinement et l'exactitude du ton tiennent d'un long apprentissage et d'une sorte de lenteur à faire naître l'image ou le rythme.

## Pair et impair

En effet, c'est sur des rythmes changeants que se construit ce recueil de forme classique. Tantôt en vers de dix pieds (même de 14), très souvent en vers de 5 ou 11 pieds, l'artisan met dans son œuvre un savoir ancestral, peaufiné. «[...] les choses humbles choisies et sont conviées, tout comme [...] la neige en novembre [qui] est nomade»; on y apprend aussi que «ce n'est pas la peine ou le chagrin / au mois d'avril qui fait mal / mais [que] la douleur est douleur de la douleur» quand il s'agit de se tenir au plus près du battement de cœur qui mène le monde, qui en souffle le profond secret. Alors, tout convient au poète qui tend l'oreille à ce qui l'entoure, à ce qui vit, là, dans la pleine mesure du monde. Ou bien il écoute «ce que disent les fleurs», trouvant à ce moment une façon d'approcher l'objet par les mots — comme le fait Francis Ponge dans *Le Parti pris des choses* —, quand du nom même s'élève sa forme ou sa réalité: «fidèle à l'obscur du temps ferial / petite saur des bois la sanguinaire / de blancheur monacale et solitaire / expie en sa racine le nom cruel». Et si ce ne sont pas les fleurs, ce sont les noms mythiques qui viennent au texte faire parade, dans *Quatrains comme*: «Comme *Œdipe* qui n'a plus d'yeux que son bâton / elle s'en va la simple poésie dont on / casse la



MARC LAJOIE / GOUVERNEMENT DU QUÉBEC

Jacques Brault

voix elle aspire bouche béante / le mutisme au cœur du néant qui nous enfante.»

## Et que vienne la paix

«C'est un beau matin de mort», remarque Jacques Brault, dans le premier de ses trois beaux textes en prose qui marquent le centre du recueil, comme s'il fallait que cette beauté du jour soit conviée au seuil de l'éternité, car «il marchera jusqu'au bout de l'inexistence, jusqu'à la pleine poésie qui ne se révèle qu'à la faveur d'une nuit très ancienne et identique». «[...] on dirait / une écriture de cendre / [qui] parle d'une voix brûlée», quand viennent ainsi les mots portés par «des signes / noirs sur la glace». Dans ce recueil de vive voix, Brault tend vers la vie constante et belle, demande à ce que perdure, bien au-delà des petites misères de l'achèvement, la force de continuer en ce précaire habitat du monde. «L'âme au corps sans cesse revient de mort» car le seul et grand cri de ce recueil pourrait bien être celui-ci: «[...] ah / la stupeur d'être là d'être», comme si cette constatation au plus près de la simplicité suffisait à remettre le jour dans son sens de jour et d'ouvrir l'œil, l'oreille et la parole à ce qui demeure et perdure.

## Collaborateur du Devoir

L'ARTISAN  
Jacques Brault  
Éditions du Noroît  
Montréal, 2006, 128 pages

## LE GRAND CONCERT DE CLÔTURE



PRÉSENTÉ EN GRANDE PREMIÈRE NORD-AMÉRICAINE

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

GRATUIT  
DEMAIN SOIR, 21 H  
RUE SAINT-CATHERINE  
ANGLE JEANNE-MANCE

40 ARTISTES SUR SCÈNE

LA SOIRÉE FESTIVÉ DE L'ÉTÉ!

GORAN BREGOVIC

ET SON ORCHESTRE DES MARIAGES ET DES ENTERREMENTS

LE DIMANCHE 9 JUILLET, 21 H

UNE CHANCE UNIQUE DE CÉLÉBRER AVEC LE PLUS GRAND COMPOSITEUR DE MUSIQUE BALKANE

Enregistré par TVS

Diffusion le 8 août 2006 à 20 h 30

SCÈNE GM rue Sainte-Catherine angle Jeanne-Mance Montréal (Québec) Québec

RENSEIGNEMENTS: Info Jazz Bell 514-371-1881 www.montrealjazzfest.com

FESTIVAL DES ARTS DE SAINT-SAUVEUR

DU 3 AOÛT AU 12 AOÛT

Déjà 10 ans!

LA DANSE !  
KYLIÁN LE GRAND  
NATIONAL BALLET OF CANADA  
PROJET KUDELKA  
JEUNE BALLET DU QUÉBEC

LA MUSIQUE !  
ROBERT MARIEN  
MONTREAL JUBILATION  
GOSPEL CHOIR  
QUATUOR ALCAN

...40 ÉVÉNEMENTS GRATUITS  
Terrasses musicales  
Spectacles de soirée  
sur la scène extérieure  
Ciné danse

BILLETTS / TICKETS / INFO : 450-227-9935 ou www.artssaintsauveur.com

ALCAN, GM, Canada, Festival International de Jazz de Montréal, ALCAN, 40 ARTISTES SUR SCÈNE, LA SOIRÉE FESTIVÉ DE L'ÉTÉ!, GORAN BREGOVIC, ET SON ORCHESTRE DES MARIAGES ET DES ENTERREMENTS, LE DIMANCHE 9 JUILLET, 21 H, UNE CHANCE UNIQUE DE CÉLÉBRER AVEC LE PLUS GRAND COMPOSITEUR DE MUSIQUE BALKANE, Enregistré par TVS, Diffusion le 8 août 2006 à 20 h 30, SCÈNE GM, rue Sainte-Catherine angle Jeanne-Mance Montréal (Québec) Québec, RENSEIGNEMENTS: Info Jazz Bell 514-371-1881 www.montrealjazzfest.com, TAG, Patrimoine canadien, Canadian Heritage, Conseil des Arts du Canada, Canada Council for the Arts, Québec, Québec, LE DEVOIR

## LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Harper est-il un ami du Québec?



Louis Cornellier

Quel est, pour reprendre le titre de l'essai-choc que vient de faire paraître Pierre Dubuc, le vrai visage de Stephen Harper? Est-ce celui du politicien favorable au Québec qui commence ses discours en français, prétend vouloir régler le déséquilibre fiscal et affirme pratiquer un fédéralisme d'ouverture ou celui de l'idéologue d'une droite dure d'inspiration états-unienne qui ne chante la pomme aux Québécois que pour mieux les embobiner?

Pour Dubuc, en tout cas, la cause est entendue: ceux qui croient que Stephen Harper est un ami du Québec se trompent lourdement. Directeur de *L'Aut Journal*, mensuel de la gauche nationaliste québécoise, et secrétaire du club politique Syndicalistes et progressistes pour un Québec libre, l'essayiste est catégorique: le parcours et les idées du premier ministre actuel du Canada entrent en collision frontale avec les intérêts du Québec.

Se souvient-on, par exemple, que Harper, en 1996, à titre de député réformiste, a déposé à la Chambre des communes un projet de loi qui allait inspirer la fameuse Loi sur la clarté de Stéphane Dion? Qu'il a prononcé, à la même époque et au même endroit, un discours niant la théorie des deux peuples fondateurs?

Qu'il a répété à plusieurs reprises, avant de devenir chef du Parti conservateur, que le français n'était pas menacé au Québec et que, s'il laissait l'Assemblée nationale légiférer dans le domaine linguistique, ce serait toujours, bien sûr, en lui imposant la chape de plomb de la Charte des droits? Se souvient-on que Harper, alors qu'il dirigeait, à la fin des années 90, la National Citizen's Coalition, un groupe de pression néolibéral, «a recueilli des fonds pour soutenir la cause des parents francophones du Québec qui voulaient pouvoir envoyer leurs enfants à l'école anglaise» et qu'il a appuyé la croisade de l'avocat Brent Tyler contre l'affichage à prédominance française?

Peut-on croire aux sympathies pro-québécoises de Harper quand on sait qu'il a quitté le Parti progressiste-conservateur de Brian Mulroney pour participer à la fondation du Reform Party de Preston Manning en réaction à deux événements, c'est-à-dire l'octroi du contrat d'entretien des CF-18 à la compagnie québécoise Canadair plutôt qu'à l'entreprise Bristol de Winnipeg ainsi que le fameux accord du Lac-Meech? Harper, en effet, s'opposait au concept de «société distincte» appliqué au Québec dans ce dernier document, de même qu'au statut spécial accordé au Québec par l'accord de Charlottetown parce qu'il dérogeait au principe de l'égalité des provinces. Un ami du Québec, cet homme qui accordait du crédit aux thèses du bouffeur Peter Brimelow, auteur d'un essai intitulé *The Patriot Game*, dans lequel il affirme que la culture politique interventionniste québécoise nuit au rapprochement entre Américains et Canadiens et que la partition du Québec, en cas d'indépendance, serait souhaitable?

Le Canada rêvé de Stephen Harper, selon Dubuc, est un Canada états-unien qui foule aux pieds la culture sociopolitique du Québec. C'est, on le constate de plus en

plus, un Canada militariste qui fait fi de «l'opposition traditionnelle du Québec aux guerres qu'il juge impérialistes». Harper, par exemple, voulait que le Canada soit en Irak aux côtés des États-Unis et de la Grande-Bretagne. Le fait que 70 % de la population québécoise soit contre la guerre en Afghanistan ne lui fait pas un pli. La pertinence de cette intervention continue, bien sûr, de susciter les débats, même à gauche. Pour un Dubuc qui la rejette en affirmant qu'elle ne contribue en rien à protéger le Canada du terrorisme, qu'elle a nuï à la lutte contre les barons de la drogue et qu'elle ne saurait libérer les femmes et les enfants afghans puisqu'elle s'appuie sur ceux qui les oppriment, on trouve un Gil Courtemanche dont l'argumentation favorable à l'intervention est assez solide. N'empêche. Force est de constater que, dans ce dossier comme dans les autres, l'opinion majoritaire québécoise ne pèse pas lourd aux yeux de Stephen Harper.

## Fondamentalisme religieux

Évangéliste presbytérien, le premier ministre du Canada «n'est pas lui-même un fondamentaliste religieux», écrit Pierre Dubuc, mais il subit néanmoins l'influence de ce courant de pensée. Plusieurs de ses mentors «accordaient beaucoup d'importance à la religion» et deux de ses ministres les plus importants, Stockwell Day et Vic Toews, professent un conservatisme inspiré par le fondamentalisme religieux issu du sud des États-Unis. Dans un intéressant chapitre où il résume le credo de cette mouvance — idéologie pro-vie, croisade antitarwiniste, élucubrations au sujet de l'Antéchrist, culte de la responsabilité individuelle dans l'entreprise de rédemption —, Dubuc montre aussi l'influence de cette droite religieuse au Canada, particulièrement dans l'ouest du pays et dans

les rangs des militants conservateurs. Inutile de préciser que, là encore, la culture sociopolitique du Québec ne trouve pas son compte.

Que dire, enfin, du parti pris de Harper en faveur des intérêts pétroliers, sinon qu'il rejoint et sert bien celui du tandem Bush-Cheney, prêt à tout, même à chauffer le poêle planétaire jusqu'à l'insoutenable, pour satisfaire les barons nord-américains de l'or noir? Pour permettre l'exploitation des sables bitumineux de l'Alberta en Alberta, un désastre écologique appréhendé, Harper, on le sait, a renié le protocole de Kyoto. Le Québec, pendant ce temps, reçoit «un droit d'intervention limité [à l'UNESCO] qui peut lui être retiré quand ça ne fait plus l'affaire du Canada».

Comment expliquer, alors, la relative popularité d'un semblable adversaire du Québec au Québec même? Serions-nous trop sensibles au dernier chant de pomme venu, comme le suggérait Michel David il y a quelques mois? Avec *Le Vrai Visage de Stephen Harper*, Pierre Dubuc fait le pari qu'en découvrant l'obsédé militaire, le compagnon de route des fondamentalistes religieux, l'homme de main des pétroliers, l'ami des possédants et le penseur anti-Québec derrière la nouvelle façade de respectabilité du chef conservateur, les Québécois reviendront à la raison et au combat. On se le souhaite.

louiscornellier@parroinfo.net

## LE VRAI VISAGE DE STEPHEN HARPER

Pierre Dubuc  
Trois-Pistoles  
Paroisse Notre-Dame-des-Neiges  
2006, 180 pages

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## La fougue révolutionnaire d'Hubert Aquin

GUYLAINE MASSOUTRE

Quelle œuvre peut tenir en une seule phrase de vérité? Pas celle d'Hubert Aquin, dont la sensibilité exacerbée l'a conduit à s'identifier à sa nation. Ce destin d'un homme et d'une collectivité soudés, Jacques Beaudry le cerne dans un essai dense et concis, *Hubert Aquin ou la course contre la vie*, dont l'intelligence des propositions ravira qui veut approfondir ou mieux saisir l'explosif Aquin.

Pour l'avoir médité, aimé jusqu'à risquer l'identification, pour formuler à son tour ce désir dévorant et absolu d'une conception poétique du monde, Beaudry en vient à la certitude suivante: «L'œuvre aquinienne est l'objectivation d'une conscience criminelle par la conscience tourmentée de sa victime.»

L'idée est tout sauf simple. Elle met en relation les mouvements déchirés d'une conscience de guérillero, livrant une guerre sans merci au nom d'une juste rébellion, et le mystère philosophique de la mort, tel qu'Aquin l'a posé à la suite de Camus s'interrogeant sur la guerre et le suicide. Beaudry montre comment l'excitation et l'intensité de l'action, provoquée par la collectivité, imposent la spirale des gestes jusqu'au suicide retentissant que l'on sait. L'écriture s'inscrit dans les phases logiques du drame collectif.

## Le guérillero

Tout est affaire de fougue, l'en-

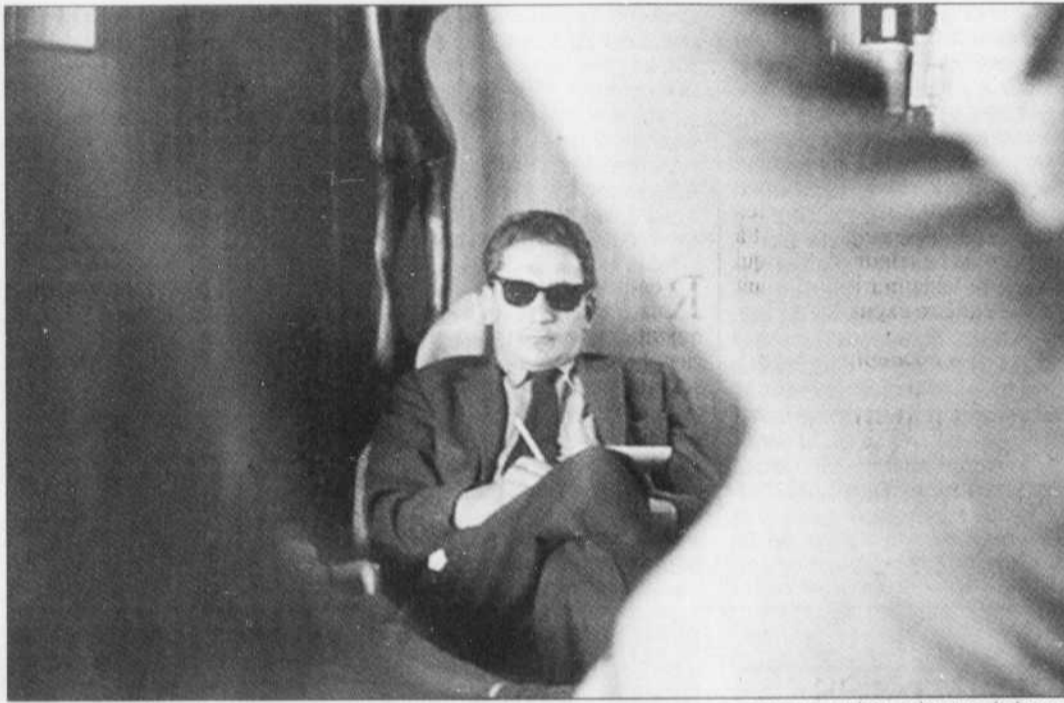
gagement comme la vision lucide. L'essayiste passe au crible les gestes significatifs de l'écrivain, la mort annoncée dans une perspective de violence grandissante, et il les compare à d'autres tragédies, celles de Van Gogh, de Byron. Avec justesse, il reprend les faits d'une vie passionnée, soulevant les modes subtils des enchaînements provocateurs dans cette conscience vive.

L'insurrection d'Aquin jusqu'à son impasse nihiliste, sa délinquance aux aspects libérateurs et magnifiques, Beaudry les restitue dans un contexte philosophique et littéraire large, qui donne un sens universel à l'entreprise québécoise de ce fauteur de trouble. Coup d'éclat égale-t-il coup d'État? Il le soutient. Même si l'échec talonne ce geste violent, le sens politique en demeure irrépressible.

Si cet essai élargit le monde d'Aquin par de multiples références, c'est parce qu'il comporte de véritables lignes de force. Chaque apport y est soutenu par une preuve sensée d'écriture, de lecture, extirpée de l'énorme travail aquinien et réorchestrée posément. Un portrait se dégage donc de cette *Course contre la vie*: un guérillero sans concession, arc-bouté contre l'invivable. Jusqu'au bout, à l'épuisement terminal, la logique tient.

## Le contexte

Il est double. D'un côté, il y a la culture. En gros, c'est l'arme. Balzac, Nabokov, Dostoïevski, Joyce et tous les autres. Aquin les dévore



SOURCE CINEMATHEQUE QUÉBÉCOISE

Hubert Aquin (1929-1977)

et les rumine, passant des personnages aux instances de la création avec une imagination aussi amoureuse que criminelle. Il s'identifie, se dédouble, s'exerce, s'interpose et s'impose. Il est de toutes les grandes batailles des héros, qu'il s'approprie. Ainsi, il forme une œuvre vigoureuse, exigeante, très allusive et postmoderne.

De l'autre côté, il y a l'histoire. En gros, c'est l'énergie. Celle des Patriotes de 1837, acculés à la pas-

sivité des vaincus, est un cœur exposé. Viennent ensuite les attentats felquistes et la Crise d'octobre. Sur le terrain culturel, Aquin reprend ces furies là où les combats cessent. Prochain épisode triomphe de sa rage, enfin canalisée. *Aquin met en jeu la société qui triche*, écrit Beaudry, et il ne cesse, jusqu'à *Neige noire*, d'intensifier «une contestation globaliste et violente de notre société».

Entre l'histoire et l'écriture, la mélancolie aquinienne passe par des contrepoints frénétiques. Un besoin vital jaillit: dépenser le capital déposé en réserve. Beaudry commente avec justesse le «roman total» qu'Aquin a poursuivi sans relâche, valorisant son rêve faustien, relevant sa théâtralité et ses baroques. Plus encore, il avive le mouvement concentrique, au modèle cosmique, qui n'a cessé de déporter l'énergie du créateur, destructeur des formes immédiates et entêté d'un seul but, la perspective hors champ de la révolution.

## L'homme total

«Hubert Aquin dans ses romans renverse la réalité réduite qui nous est impartie en lui donnant une portée universelle: il suisse, italien, norvégien le Québec, il

l'africanise, l'europanise, l'américanise, il le démesure géographiquement, mais aussi dans le temps, pour remplir sans attendre le vide historique qu'on lui destine de l'histoire de toute l'humanité.»

Au vertige des chutes et du vide, Beaudry, compréhensif et soutenant de l'homme total, ouvre les yeux sur la noirceur infinie qui fascina Aquin. De sa lecture empathique, méritante vu la complexité du personnage et de sa pensée, un lecteur d'Aquin, bouleversé par ses accès autodestructeurs, trouvera un excellent vitafique. Le cri de la révolution, proprement inassimilable, à la fois crime et douleur de victime, résonne sans faiblesse, avec son mystère et sa dimension sacrificielle. Le don d'un moi plus grand que ce qui lui permet d'exister se restitue au-delà de la corrida, jeu éprouvé, sans cesse re-fantasmé, ensorcelant malgré le sang versé.

Collaboratrice du Devoir

## HUBERT AQUIN, LA COURSE CONTRE LA VIE

Jacques Beaudry  
MHM Constantes  
Montréal, 2006, 124 pages

## REVUES

## La RND d'été

LOUIS CORNELIER

Distribuée gratuitement dans les caisses Desjardins, la petite et plus que centenaire *Revue Notre-Dame* présente, chaque mois, un intéressant dossier et une entrevue de fond sur un thème d'actualité, de même qu'un billet du chroniqueur Hervé Anctil. Elle contribue de belle façon, ce faisant, à l'éducation populaire de ceux et celles qui font l'effort — mais c'est surtout un plaisir — de la fréquenter.

Dans son numéro de juillet-août 2006, la *RND* nous offre une charmante et collective exploration des «couleurs de nos étés». Bernard Arcand y souligne les «dangers» des plaisirs estivaux pour notre société de performance: «Car imaginez le jour où les gens d'ici décideraient que ce délicieux mode de vie estival mérite d'être étendu à tous les autres mois de l'année!»

François Gloutnay se souvient avec une délicate nostalgie du bonheur et du sens de la responsabilité découverts dans les camps de vacances. Danielle Stanton, pour sa part, évoque avec tendresse les grands et misères du travail d'été pour les jeunes. Brigitte Trudel, quant à elle, nous incite à en profiter pour étudier les langues dans un climat de *dolce vita*, alors que Georges Langford nous invite à aller voir la mer... comme les Madelinots. Dans un petit conte réaliste, Mélanie Saint-Hilaire se livre à un bel éloge des relations, empreintes de gratuité, entre les grands-parents et leurs petits-enfants.

N'y aurait-il que l'été pour être vraiment bien au Québec? Bien sûr que non, croit Hervé Anctil, mais quand même, ne boudons pas notre plaisir et, «allez hop! Un, deux, trois, soleil!»

Tout cela, je vous le dis, est rafraîchissant, franchement sympathique et, en plus, gratuit... comme le bleu du ciel. Ne vous privez pas.

Collaborateur du Devoir

## REVUE NOTRE-DAME (RND)

«Les couleurs de nos étés»  
Juillet-août 2006, 32 pages

## vient de paraître

## Dossier Solitudes

Il semble difficile de parler de la solitude. Le thème fait peur. Il confronte. Il dérange. Il angosse. Probablement parce qu'il se confond plus ou moins subtilement avec isolement, ennui, abandon, enfermement, désert, vide, déliaison, misère, désolation. C'est de cette expérience humaine plurielle et de la nécessaire conjugaison entre solitudes et solidarités que veut témoigner ce dossier estival de *Relations*.

Artiste invitée: Sarah Arnal

NUMÉRO 710  
JUILLET-AOÛT 2006Pour consulter le sommaire détaillé:  
[www.revuerelations.qc.ca](http://www.revuerelations.qc.ca)

## ABONNEZ-VOUS

## Relations

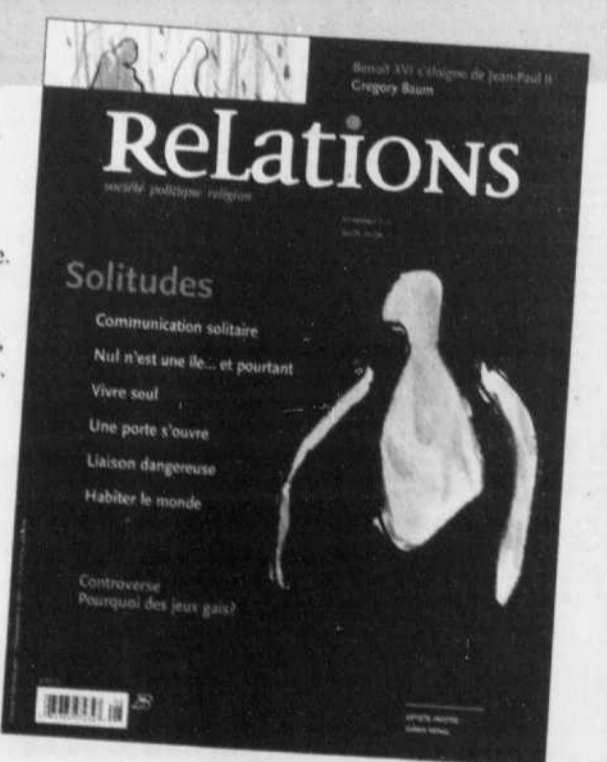
8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an: 35 \$ Deux ans: 65 \$  
À l'étranger (un an): 45 \$  
Étudiant: 25 \$ (sur justificatif)  
Abonnement de soutien: 100 \$

Par téléphone: (514) 387-2541

Par courriel: [relations@cjf.qc.ca](mailto:relations@cjf.qc.ca)Par la poste: *Relations*25, rue Jarry Ouest  
Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS  
LES KIOSQUES ET LIBRAIRIES  
4,95 \$ + TAXES

Oui, je désire un abonnement de \_\_\_\_\_ an(s),  
au montant de \_\_\_\_\_ \$

NOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_

VILLE \_\_\_\_\_

CODE POSTAL \_\_\_\_\_

TÉLÉPHONE ( \_\_\_\_\_ ) \_\_\_\_\_

Montant total: \_\_\_\_\_ \$

Je paie par chèque (à l'ordre de *Relations*) ou par Visa 

NUMÉRO DE LA CARTE \_\_\_\_\_

EXPIRATION \_\_\_\_\_ SIGNATURE \_\_\_\_\_

## Vient de paraître!



216 P., 120 PHOTOS, 15 \$

EN VENTE DÉS MAINTENANT DANS LES MAISONS DE  
LA PRESSE ET EN LIBRAIRIE, ET EN AJOUT À NOS BUREAUXÀ NOTER: Lancement jeudi 24 août, 17 h  
Agora de la danse840, rue Chénier, Montréal.  
BIENVENUE!

## DANSER AUJOURD'HUI

- Écologie du milieu de la danse
- Congrès: Danse et droits de la personne
- La danse comme art de résistance
- Blessures et détresse psychologique
- Droits des danseuses

- Audaces de la relève
- Marie Chouinard et Ginette Laurin
- L'interprète créateur
- Danser le virtuel
- Danser l'identitaire
- Réflexion sur la pertinence de la danse montréalaise
- La Belgique et le Portugal

## AUSI

- Portraits: Christiane Pasquier, comédienne et Jean-Claude Rinfret, scénographe
- Entretien: Annabel Soutar, compagnie Porte Parole
- Comptes rendus: livres sur Tchekhov et Robert Lepage
- Festival interculturel du conte du Québec 2005
- États généraux du théâtre

ABONNEMENT: 1 AN, 4 NUMÉROS, 48,31 \$ (T.L.)

RÉSERVATIONS: (514) 875-2549 [WWW.REVUEJEU.ORG](http://WWW.REVUEJEU.ORG)

Laissez-vous prendre au jeu!

# LIVRES

LITTÉRATURE ITALIENNE

## Cinq titres pour découvrir le grand Tabucchi

ÉMILIE GRANGERAY

L'occasion est trop belle: la parution, chez Gallimard, en «Folio» et dans la collection «Du monde entier», de cinq titres — dont la traduction a été entièrement révisée par Bernard Comment — de l'un des grands auteurs contemporains permet de redécouvrir Antonio Tabucchi. Mieux même: de tenter de repérer ce qui relie ses œuvres.

Dire que chez Tabucchi il est beaucoup question de châteaux estivaux, de vivants fantômes et de bourdonnantes céphalées est insuffisant, mais significatif. Chez lui, tout est dans l'entre-deux, dans ces moments entre veille et sommeil. Dans ces petits riens qui font la vie, alors même que la vérité meurt souvent sans avoir «trouvé de mari».

Quel est donc ce «petit rien» qui transite de livre en livre, c'est-à-dire — si l'on appréhende dans son ensemble l'œuvre multiple de Tabucchi — de rêves en romans, d'hallucinations en sonates et d'énigmes policières en essais? Peut-être une certaine poésie du doute et des malentendus. En préambule de *Petites équivoques sans importance*, Tabucchi explique comment il a tendance à «repérer» ces «incertitudes, compréhensions tardives, inutiles regrets, souvenirs peut-être trompeurs, erreurs stupides et irréversibles». Et de constater: «Les choses décalées exercent sur moi une attraction irrésistible.» Dans le premier récit, qui donne son titre à l'ouvrage, le narrateur s'interroge sur les rôles que, pris dans des jeux de miroirs et de faux-semblants, nous jouons tous dans le tourbillon de la vie.

La vie, magnifique énigme: «C'est

un tissu, tous les fils se croisent», dit l'un des personnages. Ou encore, ailleurs: «j'aimerais bien comprendre un jour comment fonctionne la courroie de transmission qui relie tous les morceaux de ma vie [...], il faudrait ouvrir le coffre et étudier le moteur qui ronfle, mettre tout en relation, tous les instants, les personnes.» Dans *Rébus*, le narrateur formule une hypothèse: «Parfois une solution ne semble plausible que par [...] le rêve. Peut-être parce que la raison [...] ne parvient pas [...] à établir une totalité, qui est une forme de simplicité.» Mais voilà, chez Tabucchi, rien n'est figé, et jamais de certitude. Le pourfendeur de Berlusconi n'a ni l'arrogance ni la prétention d'apporter de réponses définitives aux questions qu'on lui ou qu'il se pose.

Clair-obscur

Récits dans le récit, les fables d'Antonio Tabucchi sont de véritables bijoux métaphysiques. Ainsi, dans *Le Fil de l'horizon*, où la ligne semble toujours en mouvement, difficile — sinon impossible — à atteindre. Ici encore, il dit «notre impuissance à saisir les liens véritables qui unissent les choses». Dans *Tristano meurt* — long et génial monologue d'un grand comédien devrait, un jour, tenter de s'emparer —, Tabucchi dit les souvenirs, réels et fantasmés, l'existence en noir et blanc, et le clair-obscur qu'y apporte la vie. Il met en question les notions d'héroïsme, de fidélité et de courage, s'interroge sur «la déguéulasserie [...] du monde» et dépeint la haine comme une «chose diffuse» aux multiples nuances. Il parle de l'écrivain qui, s'il parvient à perce-

voir «le mécanisme des choses», ne peut prétendre connaître leur secret. Dans *Le Jeu de l'envers*, il montre — Velázquez et Pessoa (par l'intermédiaire d'Alvaro de Campos, un des hétéronymes du poète portugais) à l'appui — l'envers du décor et de la vie, du réel et de l'imaginaire. Tout ne serait-il dès lors (et d'abord) que fiction?

Malgré son désir de comprendre, Tabucchi se méfie des miroirs: bien loin de refléter l'image, souvent ils «la chavirent ou l'absorbent». De même qu'il sait — comme il s'en explique dans sa brillante postface à *Requiem* — que les rêves peuvent vous jouer de drôles de tours. Ce roman hallucinant et hallucinatoire, venu à lui en portugais, est un hommage à son pays d'adoption, celui de son cher Pessoa, auquel il a consacré plusieurs textes et qu'il a traduit en italien avec l'aide de sa femme. Alors, il va et vient dans le temps et, à travers les rêves des autres, traduit son existentielle inquiétude.

À écrire les autobiographies d'autrui, à dialoguer avec les fantômes, Antonio Tabucchi est devenu — mais peut-être l'a-t-il toujours été? — un intranquille. De ceux qui instillent le doute, cherchent les fissures, interrogent la réalité.

Et c'est ainsi que le romancier italien fait dire à Tristano: «Ce n'est pas vrai que *Verba volant, Verba manent*. De tout ce que nous sommes, de tout ce que nous fîmes, ne restent que les paroles que nous avons dites [...], et non ce que je fis en tel lieu donné et à tel moment donné du temps [...]. Le verbe n'est pas au commencement, il est à la fin.»

Le Monde

TRISTANO MEURT

Antonio Tabucchi  
Traduit de l'italien  
par Bernard Comment  
Gallimard, coll. «Folio»  
Paris, 2005, 260 pages

LE JEU

DE L'ENVERS

Antonio Tabucchi  
Traduit de l'italien  
par Lise Chaptuis  
Gallimard, coll. «Folio»  
Paris, 2006, 256 pages

REQUIEM

Antonio Tabucchi  
Traduit du portugais  
par Isabelle Pereira  
avec la collaboration de l'auteur  
Gallimard, coll. «Folio»  
Paris, 2006, 186 pages

LE FIL

DE L'HORIZON

Antonio Tabucchi  
Traduit de l'italien avec la collaboration de Bernard Comment  
et de l'auteur  
Gallimard, coll. «Folio»  
Paris, 2006, 112 pages

PETITES ÉQUIVOQUES  
SANS IMPORTANCE

Antonio Tabucchi  
Nouvelle traduction de l'italien  
par Bernard Comment  
Gallimard,  
coll. «Du monde entier»  
Paris, 2006, 90 pages

LITTÉRATURE ANGLAISE

## Autour de la vieillesse

NAÏM KATTAN

Rendu célèbre par *Le Perroquet de Flaubert*, Julian Barnes, qui vit à Londres, est un romancier et un nouvelliste qui allie l'observation subtile à l'ironie douce et tendre. Son dernier recueil de nouvelles, *La Table citron*, a pour thème la vieillesse, ou plutôt le vieillissement.

Chez les Chinois, le citron symbolise le grand âge et la mort. Barnes nous convie autour de la table pour en parler, sans crainte et sans amertume. Ses personnages, atteints par le passage des années, sont à la fois naïfs et assoiffés de vie, acharnés à maintenir leur jeunesse de cœur.

Ainsi, dans *Hygiène*, Jacko, un officier à la retraite, un monsieur rangé, se rend chaque année à Londres en donnant comme prétexte à sa femme la réunion des officiers retraités. En fait, il rend visite à une prostituée, toujours la même, pendant vingt ans. Le voici encore une fois au salon de la maison close. Or sa compagnie des escapades amoureuses épisodiques n'est plus

là. Elle a quitté définitivement non seulement la maison, mais aussi le monde. On lui propose une remplaçante. Il tente l'aventure, mais demeure de glace. Le sexe le trahit et l'âge prend le dessus. Il s'aperçoit néanmoins que l'hygiène qu'il recherchait n'était pas tant celle du corps que celle du cœur. Il reprend le train pour son petit patelin, retrouve sa femme qui l'attendait à la gare, accepte son âge sans besoin de récréation, sans désir de congé.

Parfois, Barnes met en scène des personnages réels, tels que Tourgueniev. Écrivain célèbre, vieillissant, celui-ci a du mal à s'avouer son amour pour une jeune comédienne qui joue dans une de ses pièces. Il l'invite à un court voyage en train et, même s'il la revoie ensuite, il ne l'embrasse qu'une seule fois sur la bouche. A son âge, l'amour se limite au rêve et il n'a d'autre choix que la résignation. Ce n'est cependant pas le cas de Stanley et Dorothy qui, dans la nouvelle *La Cage aux fruits*, décident de divorcer en dépit de leur âge: quatre-vingt-un et quatre-vingts ans.



Julian Barnes

Collaborateur du Devoir

LA TABLE CITRON

Julian Barnes  
Nouvelles traduites de l'anglais  
par Jean-Pierre Aoustin  
Éditions Mercure de France  
Paris, 2006, 253 pages

BÉDÉ



Le nouvel album de Bernar Yslaire, [avant], a tout pour surprendre avec cet improbable mariage de corps au 25<sup>e</sup> étage d'un Hilton sur fond de manifestation pacifique.

## Chronique d'un amour interdit

FABIEN DEGLISE

Bruxelles, 17 mars 2003. À trois jours de l'invasion de l'Irak par l'armée américaine, Jules Engell Stern, un élégant juif khazar, débarque dans la capitale de l'Europe.

Comme ailleurs dans le monde, les mouvements pacifistes expriment ce jour-là leur opposition à une guerre préventive dont l'issue reste encore incertaine. L'air y est lourd. La tension est palpable dans les rues, comme sur le quai d'une gare où le jeune homme attend son frère en écoutant *Imagine*, de John Lennon, sur son lecteur MP3... sans se douter que, dans quelques heures à peine, sa vie va chavirer, emportée par la profondeur d'un regard: celui de la jeune Fayda, une Marocco-Babylonienne, musulmane extrémiste, venue elle aussi prendre part à la manifestation. Pour de biens mauvaises raisons.

Juif hanté par la solution finale, Fille d'Allah avec, fixée autour de sa taille, une macabre mission. La rencontre de ces deux destins à bien sûr tout pour être impossible. Sauf sous la plume de Bernar Yslaire qui, avec *Le ciel au-dessus de Bruxelles* (Futuropolis), vient une fois de plus explorer les parcelles de bonheur qui s'incrustent parfois dans les côtés sombres de la vie.

Premier volume d'une «histoire d'amour» en deux parties, ce [avant] — c'est le titre de ce cha-

pitre — a tout pour surprendre avec cet improbable mariage de corps au 25<sup>e</sup> étage d'un Hilton sur fond de manifestation pacifique, mais aussi avec un découpage mélangeant dessins, photos d'archives et images télévisées pour mieux saisir une époque.

Moins obscure que son *XX<sup>e</sup> ciel* (Les Humanoïdes associés), cette nouvelle création tire donc, on s'en doute, sur les ficelles qui, dans un autre temps, ont fait s'embrasser Roméo et Juliette. Le tout dans un jeu prévisible d'amour-haine, d'attrait-rejet alimenté par des réflexions existentielles sur la vie, la paix, l'avenir, la guerre, la mort et la religion.

Le décor est connu, tout comme les symboles qui viennent avec lui et que Bernar Yslaire distille les uns après les autres, sans surprise et sans subtilité, pour construire cette chronique d'un amour interdit. Mais quand deux êtres décident de refaire un monde que d'autres, pour les mêmes raisons, se préparent à détruire, la lourdeur du trait qui essaye de souligner la chose finit un peu par être excusable.

Le Devoir

LE CIEL AU-DESSUS  
DE BRUXELLES

TOME 1: [AVANT]

Bernar Yslaire  
Futuropolis  
Paris, 2006, 72 pages

## Mettre les humoristes en boîte

FABIEN DEGLISE

C'est la rencontre de deux univers. Celui de la vignette et du phylactère avec celui de la blague en rafale (souvent en bas de la ceinture), des salles comblées et de la critique sociale (rarement). Tous les deux étrangement servis... sur planche.

Avec *Et vlan!* (La Pastèque), la grande et omniprésente industrie québécoise de l'humour croise pour la première fois la route du 9<sup>e</sup> art. Et le mariage semble plutôt heureux. Dès les premières pages, le mélange des genres trouve très vite sa vitesse de croisière avec un texte de la jeune humoriste Julie Caron mis en cases par la talentueuse bédéiste Eva Rollin. Il y est question de thérapies, de psy, de phobies, d'angoisses multiples ou d'hypocondrie. Ces thèmes, chers à la fille révélée par le spectacle *Une vraie fille... C'est moi ça?*, trouvent sous le coup de crayon de la mère de *Mademoiselle l'imparfaite célibataire*, publié chez Marchand de feuilles, une couleur particulière qui fait plaisir à voir.

Dans ce recueil, Laurent Paquin, drôle professionnel de son état, et le dessinateur Leif Tande, chef des génies créateurs dans le domaine du 9<sup>e</sup> art en ce moment, forment également un couple parfait. Et ils le prouvent en donnant vie en image à un sketch particulièrement savoureux sur les vérités ou les lieux communs qui se cachent derrière les prénoms. Un exemple? «Un enfant

qui s'appelle Steve, Kevin ou Nancy... Tu sais que ses parents parlent pas [sic] anglais ou «la fille qui s'appelle Natasha... est cochonne. On n'a jamais entendu parler de sainte Natasha.»

À l'image d'un festival d'humour, qui justifie la sortie du bouquin, cette association entre Juste pour rire et la maison d'édition La Pastèque en offre donc pour tous les goûts avec son concept mathématique efficace: trois humoristes placés entre les mains de deux dessinateurs chacun.

Outre Eva Rollin et Leif Tande, Iris, Simon Bossé, Siris et Remy Simard prennent part à ce métissage artistique. Du côté des humoristes, Guy Nantel trouve aussi sa place aux côtés de ses collègues en donnant la chance aux artistes du crayon de s'amuser un peu avec ses blagues sur les squeegees ou sur la rectitude politique.

Première dans le domaine de l'édition de bandes dessinées — première bénie en introduction par Gilbert Rozon lui-même, le boss du groupe d'humour du même nom —, cette aventure n'est pas la dernière, assurent en chœur les comiques et l'éditeur, qui préparent déjà d'autres mariages du même genre pour l'avenir.

Le Devoir

ET VLAN!

Collectif d'auteurs  
La Pastèque/Juste pour rire  
Montréal, 2006, 72 pages

Présente:

www.essilor.ca

Les Bouquinistes.org

### Entretiens avec Dany Laferrière

Au café-terrace des Bouquinistes, Quais du Vieux-Port de Montréal  
entre le Centre des sciences et le musée Pointe à Callières

« Je lis comme je vis... »

6,11 et 13 juillet à 18h30  
7 et 14 juillet à 12h

Accès gratuit

En collaboration avec: LE DEVOIR

Québec Desjardins

AIR FRANCE

# PALMARÈS LIVRES

## ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes :: Du 27 juin au 3 juillet 2006

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 UN TOURBILLON DE NEIGE T. 1 Diana Galaktion (Libre expression)	1 PASSAGES OBLIGÉS Joséphine Michaud (Libre expression)
2 DEUX PETITES FILLES EN BLEU Mary Higgins Clark (Afin Michel)	2 MA VIE David Suzuki (Boréal)
3 DECEPTION POINT Dan Brown (JC Lattès)	3 DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ Pierre Morancy (Transcontinental)
4 LA DÉFENSE LINCOLN Michael Connelly (Seuil)	4 VIE APRÈS LA MORT France Gauthier (La semaine)
5 DANS LES BOS ÉTERNELS Fred Vargas (Wviana Harry)	5 S.O.S. BEAUTÉ: MENUS ET... Christel Lacroix (La semaine)
6 LE CLANDESTIN John Grisham (Robert Laffont)	6 OÙ EST CHARLIE LA GRANDE EXPO Martin Handford (Gründ)
7 LA PORTE DU SILENCE Henri Belloz (JJC)	7 QUI A PIQUÉ MON FROMAGE? Sponsor Johnson (Michel Lafont)
8 LE RETOUR DU PROFESSEUR DE DANSE Henning Mankell (Seuil)	8 FIMBRES COUPS DE CŒUR, MES COUP Christian Torkens (La Presse)
9 DANS MON VILLAGE, IL Y A BELLE... Fred Pullerlin (Pondèle Rebelle)	9 LE CYCLE DE RINGAGE Pierre Morancy (Transcontinental)
10 COMME LE FLEUVE QUI COULE Paulo Coelho (Fleuve de la Plume)	10 RÉUSSIR L'EXAMEN D'ENTRÉE AU Pierrette Tranquillo (Didier)

LIVRE DE POCHE	NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE
1 LE DIABLE S'HABILLE EN PRADA Lauren Weisberger (Pocket)	1 THE LINCOLN LAWYER Michael Connelly (Wester Books)
2 L'OMBRE DU VENT Carlos Ruiz Zafón (Libre de poche)	2 THE DEVIL WEARS PRADA Lauren Weisberger (Random House)
3 ENSEMBLE C'EST TOUT Anne Gavéria (J'ai lu)	3 DECEPTION POINT Dan Brown (Simon & Schuster)
4 DA VINCI CODE Dan Brown (Pocket)	4 ANGELS & DEMONS Dan Brown (Simon & Schuster)
5 GEISHA Arthur Golden (Libre de poche)	5 CROSS BONES Kathy Reichs (Simon & Schuster)
6 L'HOMME QUI SOURIAIT Henning Mankell (Seuil)	6 BLACK WIND Cassidy, Clive & Dirk (Berkley)
7 DEUIL INTERDIT Michael Connelly (Seuil)	7 DIGITAL FORTRESS Dan Brown (St. Martin's Press)
8 UN PETIT PAS POUR L'HOMME Shigeharu Komatsu (Zulbac Amérique)	8 THE BROKEN John Grisham (Dell)
9 LE ZAHRI Paulo Coelho (J'ai lu)	9 DA VINCI CODE Dan Brown (Anchor)
10 LA PART DE L'AMTR Éric-Emmanuel Schmitt (Libre de poche)	10 BLUE SMOKE Nora Roberts (Berkley)

LIBRAIRIE

## BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)  
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

## LIVRES

## L'art et la curiosité

Sur le site Internet de l'Union des écrivains et écrivaines québécois, dont Stanley Péan est président depuis décembre 2004, on apprend qu'il a grandi au Québec, où ses parents ont immigré l'année de sa naissance. Il prépare actuellement une thèse de doctorat dans laquelle il compare les diverses représentations du vaudou dans les littératures haïtienne, américaine et québécoise. Auteur de recueils de nouvelles et de romans, il a publié en 1993 un premier roman pour adolescents, *L'Emprise de la nuit*, une histoire qui, dans la tradition du fantastique merveilleux, évoque la rivalité entre une bande de skinheads et des Noirs à Montréal. Stanley Péan anime depuis septembre 2004, à Espace Musique de Radio-Canada, une émission de jazz et est rédacteur en chef du magazine *Le Libraire*, consacré au monde du livre.

## On n'est jamais trop curieux

STANLEY PÉAN

Je devine ce que tu dois penser en voyant le cadavre de ta copine égarée, pas tout à fait refroidi, étendu au milieu de son salon, et moi avec en mains cette paire de ciseaux maculés de sang. Je peux tout t'expliquer. S'il te plaît, écoute.

Elle et moi, on s'est rencontrés par hasard, ici, ailleurs ou quelque part. Oui, c'est de Léo Ferré, pas de moi: *La Vie d'artiste*. C'est comme ça, j'ai toujours un bout de chanson en tête. Ça tient de mon enfance, de la discothèque garnie de mes parents, mais je digresse. Je n'irai pas jusqu'à prétendre, comme dans la chanson, que sans se connaître on s'est aimés, ce n'est pas vrai et notre histoire n'a pas eu le temps de devenir ancienne.

C'est sur la terrasse d'un bistrot qu'elle a attiré mon regard, il y a quelques heures. Montréal cet après-midi haletait sous la canicule comme une chienne asthmatique. Je dégustais mon Ricard quand je l'ai aperçue. Seule à sa

table, elle sirotait son drink en lisant Machiavel. J'ai pensé qu'elle avait des lectures estivales inhabituelles et c'est cela, en partie, qui m'a attiré. L'image était à mes yeux si frappante que je l'aurais volontiers croquée dans un carnet d'esquisses pour éventuellement en faire un tableau.

Cette lueur de doute dans ton regard: tu ne crois pas que je sois peintre. Tu n'as pas tort, je mens un peu et il est vrai que je l'ai d'abord trouvée jolie dans sa robe à motif fleuri, et troublante avec ses petits gestes délicats. Cette manière de replacer sa mèche rebelle du bout de l'auriculaire tendu, par exemple. Ça m'a rappelé une série de science-fiction qui passait à la télé quand j'étais gamin et je me suis demandé, en blague, si elle se désintégrerait dans un éclair de lumière écarlate au moment de sa mort, comme ces redoutables envahisseurs extraterrestres.

Quand je dis que je l'ai rencontrée par hasard, c'est une figure de style. Le hasard n'existe pas. Les événements, comme ton arrivée impromptue sur la scène du

crime, s'enchaînent toujours pour une raison, selon un plan méticuleusement orchestré. Par qui, pourrais-tu avoir l'envie de me demander? Pas la moindre idée et là n'est pas la question. Je ne crois pas au hasard, mais je crois qu'on peut forcer le destin. C'est ce que j'ai fait en l'accostant à sa table.

— Je ne veux pas vous importuner, mais je n'ai jamais su résister à la vue d'une jolie femme qui lit Machiavel sous un soleil de plomb. C'est plus fort que moi, la curiosité...

Non, je n'ai pas dit ça. Rien d'aussi élégant, d'aussi cinématographique, mais je peux bien retoucher un peu la réalité, n'est-ce pas ce que font constamment les écrivains? Mon approche était en tout cas suffisamment sympathique pour que ton amie ne me chasse pas sur-le-champ, pour qu'elle accepte de poser son bouquin.

— Et ça vous arrive souvent, de voir des inconnues qui lisent Machiavel sous un soleil de plomb? m'a demandé ta copine, prête à jouer le jeu.

— Ça ne m'arrive jamais, évidemment. D'où la curiosité.

— Ça me rassure, a-t-elle soupiré. Je continuerai de me croire originale.

Elle et moi avons ri, d'un petit rire fugace et léger comme une brise estivale, qui allait sceller notre complicité naissante. L'été rend les Montréalais plus disponibles aux rencontres imprévues, tu l'as sans doute remarqué, ne dis pas le contraire. En moins de temps qu'il n'en faut pour crier «ciseau», ou pour faire usage d'un tel instrument, ta copine et moi sommes passés du «vous», qui semble incommoder les jeunes de votre génération, au «tu», tellement plus convivial.

Quand la serveuse est revenue, ta copine a accepté de bonne grâce le verre que je lui offrais et j'ai renouvelé mon Ricard. Elle a choisi un de ces coolers imbuvables pour quiconque aime vraiment la vodka, mais ce n'est pas à moi de contester ses goûts. Et dans la lumière déclinante, nous avons badiné sur le temps qui passe, les amours qui s'éteignent sans trop qu'on sache toujours pourquoi, les adieux qui quelques fois se passent un peu trop bien.

Elle me trouvait charmant, quoique sûrement trop vieux pour que je puisse postuler quelque autre fonction dans sa vie que celle du type affable avec lequel on échange des banalités à l'heure de l'apéro. Je ne m'en offusque pas, mais je me suis dit qu'il suffirait de presque rien, peut-être dix années de moins, pour que j'entreprenne de véri-



AFP

tables rituels de séduction. Telle n'était cependant pas mon intention, aussi jolie fût ton amie. Curieuse, elle a voulu savoir ce que je faisais dans la vie et j'ai répondu que je ne travaillais que lorsque je me sentais inspiré, réplique piquée je ne sais où et qui a piqué sa curiosité.

— Oh, t'es un artiste?

— Si on veut, ai-je répliqué, pètri de fausse modestie.

Hélas, toute bonne chose a une fin. Elle voulait rentrer tôt, elle prenait le boulot au bureau demain matin. Alors nos chemins se sont séparés, il le fallait bien. Elle a quitté le bistrot, sourire aux lèvres, et je suis resté sur la terrasse à la regarder s'éloigner sur le trottoir dans la nuit tombante... mais pas longtemps.

Ça n'a pas été difficile pour moi de la rattraper, tout en gardant mes distances. Il y avait assez de gens sur l'avenue pour que je la suive sans qu'elle le remarque, d'autant plus qu'elle n'était pas du genre parano. Quand elle a pris l'autobus qui remontait le grand boulevard qui croisait sa rue, je suis sauté dans un taxi et j'ai demandé au chauffeur de rouler tout droit et lentement, prétextant que j'ignorais l'adresse exacte où je devais aller (ce n'était pas tout à fait faux) mais que je reconnaîtrais la rue quand on la croiserait.

Quand je l'ai vue descendre du bus, j'ai demandé au chauffeur de me laisser un coin de rue plus loin. Une fois la course de taxi

payée, j'ai rattrapé ta copine qui marchait vers son immeuble avec la désinvolture de celle qui, malgré la nuit irrévocable, se sait en sécurité dans le voisinage paisible qu'elle habite depuis des années. Encore, j'ai gardé mes distances jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans le hall du quadruplex.

Je suis resté dans le noir, à guetter laquelle des fenêtres s'illuminerait à son entrée. Après, c'a été un jeu d'enfant pour moi de grimper par l'escalier de secours jusqu'à sa fenêtre négligemment laissée ouverte. J'avais l'habitude.

Elle était sous la douche, je l'avais deviné. Ça m'a laissé le temps de me familiariser un brin avec son deux pièces et demie, de fouiner un peu dans ses affaires, ses lettres d'amour enrubannées deux par deux, ces photos épinglées au babillard où tu apparaissais souvent. Vous deviez être très proches, je suppose.

Elle est sortie de la douche, drapée dans une serviette de bain qui lui donnait une allure de vahiné tout droit issue d'une toile de Gauguin. En m'apercevant ici, elle est restée interloquée juste un moment, comme toi quand tu as fait irruption tout à l'heure, et ce bref instant était amplement suffisant pour faire ce que j'étais venu faire, d'autant plus que la paire de ciseaux traînait sur son bureau, à portée de ma main.

Elle n'a pas eu le temps de pousser un cri ou d'offrir la

moindre résistance. Je suis vif et méthodique. J'ai de l'expérience. Je n'ai pas abusé d'elle, ni avant ni après, rassure-toi, ce n'est pas le genre de la maison et puis ça laisse des traces. Comme dans cette chanson de Ferré, il n'aurait fallu qu'un moment de plus pour que je m'éclipse, laissant aux officiers et profiteurs de la police une scène du crime impeccable, dénuée de tout indice autre que ma signature, pareille à celle d'un grand maître au bas d'une toile. Mais suffit-il donc que tu paraisses pour compliquer inutilement le peaufinage de mon tableau.

Inutile de te débattre, cependant, d'essayer de mordre ma main plaquée sur ta bouche torquée par la frayeur. Je suis plus fort. J'ai l'habitude. Ça m'ennuie de devoir te tuer sans avoir fait plus ample connaissance avec toi, comme avec ton amie ou avec celles qui l'ont précédée. Je ne sais rien de toi, pas même ton nom, et l'idée d'assassiner une parfaite inconnue m'agace un tantinet, c'est vrai, mais je n'ai pas le choix, mon art m'interdit de laisser la vie à un témoin oculaire. Et tant pis, je lirai les détails de ta courte existence, de ta relation avec ta copine dans les journaux de demain.

Merci de m'avoir écouté, en tout cas. Cette politesse fera honneur à ta mémoire.

Collaboration spéciale

# festival ORFORD

23 juin > 13 août 2006

Plus de 40 concerts!

Attrapez un air d'été!

**8 juillet, 20 h**  
**VivaVoce, le tour du monde en voix**  
présenté par la Famille J. Brassard  
Peter Schubert, direction

**9 juillet, 16 h**  
**D'ici et d'ailleurs**  
présenté par Remax / Vivaldi  
Alexandre de Costa, violon  
Anne-Marie Dubois, piano  
Quatuor Claudel-Canimex

**13 juillet, 20 h**  
**Hommage à Schumann**  
présenté par la Caisse Populaire Desjardins du Lac-Memphrémagog  
Anton Kuertl, piano  
Olivier Thoun, violon  
Kristine Bogoy, violoncelle

À venir...  
Surveillez le week-end Orford en famille les 14, 15 et 16 juillet

**Concerts gratuits**  
Venez entendre les stagiaires de l'Académie de musique  
Dimanche 9 juillet, 11 h\*  
Mardi 11 juillet, 20 h\*  
\*Salle Gilles-Lefebvre, Centre d'arts  
Mercredi 12 juillet, 20 h  
à l'Église Ste-Catherine-de-Hatley

**Forfait repas concert 49 \$**

centre d'arts  
**ORFORD**

3165, chemin du Parc, Orford  
1.800.567-6155

billetterie@arts-orford.org  
www.arts-orford.org

LE DEVOIR

Canada

Culture et Communications  
Québec

## → en kiosque maintenant

Crèmes solaires, déodorants, anti-moustiques  
**Attention, danger!**

# Science Québec

énigmes enfin comprises?

Abonnez-vous - informez-vous → [www.cybersciences.com](http://www.cybersciences.com)  
514 521-5376 ou 1 866 828-9879